Beilagen.

I. Description du Bagno,

Jardin Anglo-Français-Chinois à Steinfort près de Munster en Westphalie. [1])

1787.

Avant-propos.

[Un Jardin à mes yeux est un vaste tableau dont les nuances sans nombre variant tour à tour produisent ces miracles champêtres où, loin des tourments que le monde nous prépare, l'âme est riche de félicité, d'innocence et de joye. Bien loin donc qu'une campagne soit vouée à une dispendieuse monotonie d'un plan symmétrique, où chaque allée a sa sœur et chaque berceau son frère, elle doit être semblable à ces repas bien ordonnés, où jusqu'au moindre des convives trouve son plat désiré. Et c'est à peu près là ce que le Bagno nous offre, de sorte que j'ai cru obliger le public en traçant ici l'esquisse de ce jardin admirable qui, situé dans une immense forêt de chênes de la plus vénérable antiquité, compose par ses brillantes variétés dans l'inculte Westphalie un séjour délicieux auquel les visites fréquentées d'admirateurs étrangers portent l'hommage le plus flatteux.]

Les petits Chifres soulignés 1 2 7 10 50 &ª indiquent la place dans le Plan Général; les gros chifres enfermés dans une Parenthése, marquent les pages du Cahier.

Ce Magnifique Jardin, au milieu d'une immense Forést de Vieux Chênes ne laisse pas d'etre par ses variétés infinies un séjour agréable au fond de la Westphalie. Les Etrangers curieux le visittent journellement.

Le Plan général représente la Ville de Steinfort 1 2 avec ses colléges et Bâtiments publics vers le Nord. (5.)

---

[1]) Gedruckt in Le Rouge: XVIII et XIX Cahier des Jardins Anglais. Paris. May 1787. Der Text (Original im Fürstlichen Archiv, Korrespondenzen des Grafen Ludwig, 1787) ist von dem Grafen selbst verfaßt, der 1785 während seines Aufenthalts zu Paris als Le Brun, capitaine au service du Comte de Bentheim, mit Le Rouge, ingénieur-géographe du Roi, Bekanntschaft gemacht hatte. Der eingeklammerte erste Absatz ist von Le Rouge weggelassen. Orthographie und Interpunktion des Pariser Druckes sind hier beibehalten.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le Chateau Gothique dans une Isle formée par la Rivière d'Aa, prouve la Noblesse des Maîtres déjà célébres dans les Siècles passés.

La Rivière qui vient du Sud-Ouest donne une Vue charmante, dont les lointains sont terminés par une créte d'Arbres en Amphitéâtre, par des prairies émaillées et une blancherie Hollandoise 4 où quantité de personnes sont journellement occupées à apprêter les plus belles toilles, (6.) la commanderie de Malthe, 2 avec ses jardins, une partie des faubourgs et de la grande Eglise, d'une Architecture Gothique sont entourés par la Rivière qui porte des Barques.

En sortant du château pour se rendre au Bagno, on traverse l'Aa au moyen d'un pont-levis pour passer dans le Jardin Français 6 (7.) décoré d'un Théâtre de Verdure, d'une Orangerie, d'arcades et d'un quinconche qui vous conduit par un pont chinois dans le Jardin fruitier de la Princesse 8 où se présente la grande Allée illuminée par des Réverbères, entourée d'un parc rempli de Chevaux sauvages, de Daims, Cerfs, Biches, Vaches &ᵃ (8.). L'entrée du Bagno est assurée par le corps de Garde des Grenadiers, 17 (9.) et d'un Nombre de Sentinelles distribuées çà et là.

Le premier Bâtiment est celui du garde en forme de hameau 19 (10.) orné de tous ses agrémens Champêtres; là, chaque Etranger trouve un guide qui lui explique le Jardin, fait jouer les Eaux, offre des rafraîchissemens qu'on peut desirer: icy se présente une des entrées du Bagno 24 (11.). Vous voyez devant vous par-dessus une pièce d'eau un des quatre Pavillons 24 d'ordre Dorique qui se trouvent à 50 Toises de distance l'un de l'autre (19.)

Le Pavillon Septentrional se trouvera derrière vous, et les deux autres à 40 Toises à droite et à gauche formant la Croix et servent à loger la suite du maître, cet espace renferme le Berceau de Diane, le Jardin des Fleurs de la Princesse, un jeu de Mail avec Six cabinets de Verdure, un Ruisseau entoure la Ménagerie 26 (12.) et après bien des détours forme la Cascade Hollandoise. An Nord vous trouvez l'entrée du grand Berceau 31 (13.) qui conduit au Therme de Diane à la Source sous le Temple à la Romaine 30 (36.), ensuite, retournant par l'autre côté du Berceau, la scene du Jardin Français se perd entièrement, car en passant le Pont Chinois 32, sous lequel serpente un ruisseau tantôt large,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tantôt reserré, on découvre à gauche dans l'ouverture de la forêt une belle fontaine jaillissante et en prenant à droite le courant du Ruisseau, on trouve la Mosquée 33 (14.); le Kiosque est à 25 Toises de là, vers la gauche 34 (18.). Ce Sallon destiné au repas dont l'Architecture Gothique nous rappelle ces temps ou le brave Germain brisa les Aigles de l'indomptable Romain. Aussi l'Histoire de l'intrépide Hermannus, qui battit Varus et sauva sa Patrie, orne le Plafond de ce Bâtiment national.

De là un Sentier vous ramenne vers la Gallerie 39 (17.) destinée aux Concerts et aux Bals: deux Grottes (20.) chef-d'Œuvres d'un art presque éteint forment un tableau accompli par des Madrépores, le Corail et les Coquillages les plus recherchés (18.). La Coupe de ce Grand Bâtiment prouve que les décorations et l'Ameublement méritent bien les Eloges, qui lui sont si souvent prodigués.

Vis à vis de ce Bâtiment à 70 Toises de distance se trouve la grande Perspective pour les Illuminations 36 (22.).

Le Palais Chinois 37 (24) qui est près de la grande Avenue donne un Coup-d'œil charmant et procure au Seigneur, qui y fait sa demeure, la vue sur tous les Passants qui prennent cette Route pour Munster.

Les décorations variées des Appartements sont d'un Goût recherché. Des Tentures représentent les plus belles vues de la Chine d'après le détail de Neuhof de l'Ambassade Hollandoise à la Chine.

Les Lanternes Chinoises 38 ornent la Demi-lune de l'Avenue et du Parterre d'Eau qui contient des poissons dorés.

Un beau jet d'Eau 35 décore cette place 21. Derrière cette Gallerie deux Routes différentes vous conduisent dans une partie du grand bois orné par divers bosquets. La Cabane Moresque 40 (19.), le Temple Grec 42 (26) les trois Entrées du bosquet 44 45 46 (27.), la Statue de Cupidon 43, l'Isle des Roses 51 consacrée à Venus (28): ceci se présente agréablement d'un Côté, tandis que de l'autre des chemins en Zig-zag vous menent dans une sortes de Labyrinthe où divers jeux méchaniques vous invitent à faire des parties suivant le goût de chacun. 56—61.

En quittant ces délassements Européens, un autre Objet s'offre à la Vue. C'est la place Chinoise 52 53, entourée d'une Gallerie contenant une infinité de Chinois (29.) qui servent et

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

amusent l'Empereur entouré de toute sa Cour, qui paroît assister à quelque Fête publique.

Au milieu de cette place [55] s'élève un Sallon Chinois en Treillage pour prendre le Frais (30.). Deux Pagodes placées dans des niches [54] paroissent applaudir à cette Fête par leur balancement de tête: de là on vous conduit par plusieurs détours au Sallon des Bains [62] (31.) (32.) un petit Sentier qui paroît bouché vers son Extrémité, vous fait entrer tout-à-coup dans la place [63] (33) d'où vous voyez la Montagne d'Arion. C'est là qu'on admire dans un lointain agréable ce Navire brillant qui fait descendre ses Eaux par lesquelles il se trouve submergé [64] [65]; de là cette même chûte se perd dans les terres, sort par mille crévasses du milieu de ce Rocher qui borde toute la Montagne formant des nappes d'Eau. A mesure qu'on approche du sommet, on découvre le Vaisseau (34) (35) et l'on admire les couleurs les plus vives incrustées au moyen des plus rares productions de tout ce que les mines d'Allemagne ont pu offrir de plus précieux pour cet ouvrage magique. L'histoire d'Arion, qu'Ovide nous peint par des vers si touchants, est saisie au moment intéressant où le charitable Dauphin enleve pour le Triomphe de l'harmonie son protégé au sommet de sa gloire en submergeant par ses Eaux Ecumantes les laches Navigateurs Compagnons meurtriers du Divin Arion.

Comme cette Cascade [66] descend du haut du mât du Navire (36.), elle reçoit sur ses nappes bleuâtres tout l'or des feux du jour.

Après que vous avez admiré ces scenes ravissantes, embellies par des vues agréables (37) (38) que l'Elévation de la Montagne procure, un Escalier dans le Roc vous mène au bas de la Montagne où deux chemins se présententent (!) à vous; à droite c'est un sentier tortueux sous les feuillages sombres d'un bois majestueux. Un doux silence qui règne dans cette contrée ne fait voir qu'une Glacière [67] (39) à peine éclairée: de là, votre route se rétrécissant, vous arrivez à un Hermitage [48] (36) où un Vieillard quoiqu'inanimé se présente à vous par un méchanisme caché ouvrant sa Porte et la refermant sur lui. Cette surprise et une attrape d'Eau sous la chaumière voisine [47] ont déconcerté plusieurs Etrangers. A gauche, vous trouvez un lac fort étendu, tantôt large, tantôt retréci, il produit une noble perspective qui se perd en Amphithéâtre

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dans un Vallon riant: des Isles charmantes 71 73 74 75, la plus riche parure des Eaux, représentent au loin dans les flots répétés divers bâtiments d'un goût choisi, des Routes, des Rochers, des Ruines et des Antres mystérieux, parmi lesquels une Eau écumante roule à grand bruit de Cascade en Cascade ses Vagues blanchissantes: le Cygne superbe au plumage argenté, les Banderolles colorés sur des Barques de differentes nations, enfin le Port 70 avec son appareil de Voiles, de mâts et de Rames animent beaucoup ces scenes aquatiques. Le Jardin anglais 68 qui entoure ce lac pittoresque par ses vallons, pentes et collines imite la nature dans ses plus belles irrégularités; les touffes d'arbres de vingt climats divers surpris de croître ensemble, plusieurs Hameaux 79, l'Enclos des Brebis 80 et enfin la superbe Colonade 78 (40.) dans un lointain agréable composent un ensemble d'une rare beauté: quand vous quittez ces jardins délicieux, un pont hardi 81 (41) jetté d'un Rocher à l'autre par-dessous lequel passe le grand chemin de la Forêt vous fait monter et descendre par des marches multipliées sur une prairie émaillée 82 garnie d'Arbustes Exotiques; un sentier vous conduit par un portique de Racines Phosphoriques 58 dans un fond sous un bocage près d'un Ruisseau où est placé Diogéne dans un tonneau couvert de Mousse. En suivant ainsi les bords de ce Ruisseau, le Vallon s'abaisse toujours et donne enfin dans un Champ plus ouvert un beau tableau: sur un beau Bassin s'élève une gerbe d'énorme grosseur 84, ici un large sentier se resserrant à mesure vous ramène de ce fond sur le terrein élevé: la Métairie Westphalienne 88 (45), les granges et chaumières, le Crible, le Van, la Charrue et la herse avec l'attirail champêtre composent d'un côté un agréable lointain, tandis que de l'autre la Maison du Fontainier 85 (44) avec sa ménagerie d'une construction gothique offrent une charmante position: le Paon, fier d'étaler l'Iris qui le décore, franchit d'un vol hardi les plus grands arbres. Sur une petite éminence s'élèvent huit pyramides 87 qui portent sur leur sommet deux réservoirs (25) et un Belveder Egyptien d'où l'on découvre jusqu'à 40 Clochers des différentes Villes et Villages des Environs. [1]) Dans le fond de ce tableau les bords riants de la Rivière d'A nous font voir un pont chinois 93 et cette grande roue 92 (46), chef d'œuvre

---

[1]) Von et un Belveder — Environs nachträglicher Zusatz.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Hydraulique qui élève les Eaux de cent pieds dans ces réservoirs [aériens posés sur leurs colonnes Pyramidales.] [1])

Tel est le précis de cette charmante campagne que Louis de Bentheim, la Nature et l'Art ont embellie: c'est un seigneur dont le génie sublime a créé ces merveilles dans un canton le plus stérile de l'Allemagne pour faire prospérer son peuple pour lequel le Bagno est une source abondante d'un gain assuré; son Esprit a créé, changé corrigé et achevé encore mille choses qu'ébaucha la Nature.[2])

Table
du XVIII et XIX Cahier.
Première Partie.

1. Titre.
2. Description détaillée du Jardin.
3. La table.
4. Plan général du BAGNO.
5. Vue de Steinfort.
6. La Blancherie Hollandoise.
7. Le Jardin Français.
8. Parc aux Cerfs, Chevaux &c.
9. Corps de Garde.
10. Maison du Garde.
11. Entrée du Bagno.
12. Ménagerie.
13. Entrée du grand Berceau.
14. Mosquée.
15. Sa Coupe.
16. Vue de la Mosquée, du Kiosque et du Palais Chinois; plus la Vue de la Métairie Westphalienne et de la grande Roue.
17. Gallerie pour les Concerts, Projet d'un Théâtre de Verdure.
18. Coupe de la Gallerie sur la longueur. Elevation du Kiosque.
19. Coupe du Kiosque. Un de 4 Pavillons d'ordre dorique et la cabane Moresque.
20. Coupe de la Gallerie sur la Largeur. Détail de la Grotte. Projet d'un Labyrinthe. Plan de l'ancien jardin de Bagnolet près de Paris.
21. Vue des Illuminations Chinoises.
22. Détails de la Perspective pour ces illuminations.
23. Vue de la Gallerie et du Parterre d'Eau Chinois.
24. Palais Chinois, demeure du Seigneur. Quelques projets pour le Bagno.
25. Coupe du même. Le grand Réservoir. La Rotonde.
26. Temple Grec.
27. Vue des 3 Entrées du Bagno ou du Bosquet.

---

[1]) Die eingeklammerten Worte des Originals fehlen im gedruckten Text.

[2]) Zu diesem letzten, von Le Rouge herrührenden Absatz bemerkt Graf Ludwig: Pour éviter le panégirique si détaillé que M. Le Rouge insistoit à faire précéder les estampes du Bagno, voyez ses lettres de Sept. et Janvier.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

XIX Cahier.

2e Partie du Bagno.

28. Cupidon et l'Isle des Roses.
29. Vue de la Place chinoise et de son Sallon.
30. Salon Chinois.
31. Les Bains.
32. Coupe des Bains.
33. La Montagne d'Arion.
34. Vue de l'Arion du côté des Bains.
35. La chûte d'eau d'Arion.
36. Navire d'Arion, l'Hermitage, le Temple à la Romaine.
37. Vue de la Montagne d'Arion sur une des Tours du Château.
38. Montagne d'Arion vers le chapitre de Borghorst.
39. La Glacière.
40. La grande Colonade.
41. Pont de Rochers.
42. Portique de Racines Phosphoriques.
43. Diogéne dans son Tonneau.
44. Maison du Fontainier.
45. Vue de la Grande Roue et du Réservoir.
46. Machine Hydraulique.
47. Costumes des Environs de Steinfort.
48. Costumes des Hollandoises.
49. Belveder Egiptien sur le Réservoir.

XXIe Cahier [1])

Première Livraison en 6 Feuilles.

1. Vue du Jardin Anglais sur la ville de Steinfort.
2. Vue de la Cuisine en forme de hameau à Steinfort. Vue du Grand Jet près de 100 pieds de haut et 14 pouces de grosseur à Steinfort en Westphalie.
3. Vue de la Grande Cascade Sauvage à Steinfort.
4. Vue d'une partie du Lac en face du Belveder Egyptien à Steinfort.
5. Vue des Isles et Ponts Champêtres à Steinfort.
6. [Quatre vues des Jardins de Monsseau (Parc de Monceau) à Paris.]

II. Graf Ludwig an die Gräfin Bentinck. [2])

1787.

A Son Excellence Madame la Comtesse de Bentinck,
née Comtesse d'Aldenbourg
à Hambourg.

Bagno le 13 août 1787.

Madame,

Heureux de saisir la moindre occasion pour Vous rapeller l'idée endormie de mon existence, j'ai l'honneur de vous présenter cy-joint les Gravures du Bagno, campagne, dont feu mon Père Vous parla souvent et dont effectivement il avoit

[1]) Erst im Dezember 1789 erschienen.

[2]) Konzept in der Korrespondenz von 1787. — Ueber die aus dem Hause Oldenburg stammende Gräfin Charlotte Sophie von Bentinck (1715—1806) vergl. die Allg. Deutsche Biographie II. 343.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

fondé un beau commencement en construisant quatre Pavillons, une Cuisine et un Salon à diner avec différentes allées et viviers.

Ayant observé que dans un pais stérile comme la Westphalie en tout ce qui s'apelle beauté de jardinage déjà le Bagno dans sa mediocre naissance attiroit bien d'étrangers, j'ai employé depuis 7 années quelquefois jusqu'à 100 ouvriers par jour affin de jouir de la satisfaction de procurer par là à mon petit peuple une source abondante d'un gain assuré que l'affluence des étrangers augmente journellement. Mes voyages et surtout celluy de l'Angleterre et de la France me firent voir à quel point de perfection l'art du jardinage est porté aujourd'hui, et c'est à Vous, bienaimée Comtesse, dont le goût parfait est au dessus de mes louanges, à juger, combien j'ai scu transformer d'un simple bois touffu de chênes de la plus égale monotonie.

A mon dernier tour de Paris j'eus le plaisir de faire (comme capitaine Le Brun) la connoissance de Mr. Le Rouge, ingénieur-géographe du Roi, dont le talent décidé m'étoit déjà connu par son charmant ouvrage (Jardins anglo-chinois) commencé depuis plus d'une douzaine d'années et repandu dans les mains des plus grands souverains de l'Europe. J'avoue que toute mon ambition fut de recevoir une place pour ma poupée dans un ouvrage si fameux et enfin une liaison étroite avec l'amiable anteur et mon invention particulière de cette roue hydraulique de 102 pieds dérigé à la page 46, qui nullepart trouve sa pareille, me valut cet avantage. Mais que je finisse mon verbiage pourVous prier etc.

Votre très humble et obéissant serviteur

Louis Cte r. de B.-St.

III. Beschreibung von Bagno zu Steinfurt in Westphalen.[1])
1791.

53] Die Gartenanlagen von Bagno haben schon einen wichtigen Vortheil der Lage, indem sie in einem großen Walde alter, ehrwürdiger Eichen

[1]) C. C. L. Hirschfeld: Kleine Gartenbibliothek. Eine erweiterte Fortsetzung des Garten-Calenders. I. Band. Mit Kupfern. Kiel, bei dem Herausgeber. Ohne Jahr. (1791). Dieser Band ist dem Grafen Ludwig gewidmet und enthält auf S. 53—72 eine Schilderung des Bagno, die im wesentlichen eine freie und erweiterte Bearbeitung der Description von 1787 ist. Zu dem Artikel gehört ein Kupferstich „Die Küche zu Bagno". Hirschfeld sandte dem Grafen am 22. Januar 1791 zwei Exemplare dieses Werkes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

liegen; sie contrastiren durch ihre abwechselnden glänzenden Scenen sehr lebhaft gegen das unbebauete Westphalen, wie Perlen in der Wüste; ein reizender Lustort, zu welchem täglich in der schönen Jahreszeit Fremde aus allen Gegenden hinströmen und mit ihnen ebenso viele Bewunderer.

Gegen Norden liegt die Stadt Steinfurt, mit ihren öffentlichen Gebäuden, auf einer Insel, welche der Fluß Aa bildet. Das Herrschaftliche Schloß stellt die alte ehrwürdige Wohnung der berühmten Vorfahren [54
des regierenden Hauses seit sehr entfernten Jahrhunderten dar.

Der Fluß, der seinen Lauf von Süd-West nimmt, verbreitet eine reizende Aussicht, sowol in angenehme Fernen, die sich endlich aus dem Auge verschwindend durch eine amphitheatralische Höhe von Bäumen begränzen; als auch über blumenreiche Wiesen und eine Holländische Bleiche, wo eine große Menge täglich beschäftigt ist, die feinste Leinwand zuzubereiten, und dadurch ein wahres lebendes Gemälde darbietet. Die Comthurey des Maltheser Ordens mit ihren Gärten, einem Teil der Vorstädte und die Große Kirche von Gothischer Bauart werden fast von den Wellen des Flusses bespült, auf welchem hie und da einige Fahrzeuge schwimmen.

Indem man aus dem Schlosse geht, um sich nach dem Bagno zu begeben, kommt man über eine Zugbrücke in den Französischen Garten, der mit einem grünen Theater, einer schönen Orangerie und mit Arkaden geziert ist. Ein reizender Quincunx führt über eine Chinesische Brücke [55
grade nach dem Fruchtgarten der Durchl. Fürstin, [1]) wo sich die große Allee darstellt, umgeben von einem Park, der von wilden Pferden, von Hirschen und Kühen belebt wird.

Der Eingang in Bagno wird durch eine Grenadierwache geschützt und Schildwachen hie und da an verschiedenen Stellen vertheilt, sind blos bestimmt, um durch dieses weitläuftige und schöne Gehölz eine völlige Sicherheit zu verschaffen.

Das erste Gebäude ist das Wachhaus in Form eines ländlichen Wirtschafthauses, mit allen dazu gehörigen Verzierungen. Jeder Fremde findet darin einen Führer, der vor ihm die Wasser springen läßt, ihn zu allen Seiten des Gartens leitet, ihm alles erklärt; auch hat man da das Vergnügen, sich mit allen Arten von Erfrischungen bedient zu sehen. Von [56
da zeigt sich ein großes viereckiges Wasserstück, das völlig von ebenderselben Figur einen im Französischen Geschmack abgetheilten Platz bildet. Darauf befinden sich in vier Aussichten Pavillons nach Jonischer Ordnung, für das Gefolge des Herrn bestimmt; die Laubgänge der Diana, ein ländliches Spiel, sechs grüne Cabinette, eine Menagerie von fremden Thieren

[1]) Juliana Wilhelmina, gebohrner Prinzessin von Schleswig-Holstein-Glücksburg, Gemahlin des Herrn Reichsgrafen. (Anmerkung Hirschfelds.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

und ein Vogelhaus. Ein schlängelnder Bach, der gleichsam die Insel der Menagerie bildet, überliefert nach vielen Krümmungen sein Wasser an die Holländische Cascade. Auf der nördlichen Seite dieses viereckigen Platzes befindet sich der Eingang in die doppelten Bogengänge, die seitwärts an der Bildsäule der Diana weg zu der unter einem Römischen Tempel verborgenen Quelle führen, wo das schönste Wasser hervorspringt. Bildsäulen alter Helden zieren diesen achteckigen Platz.

Kehrt man darauf durch die andere Seite des Bogenganges zurück,
57] so verliert sich ganz die Scene des Französischen Gartens. Man kommt über eine Chinesische Brücke, unter welcher ein Bach hinschleicht, der sich bald erweitert, bald wieder verengt. Man erblickt zur Linken in der Öffnung des Waldes eine schöne springende Fontaine, und indem man zur Rechten den Lauf des Baches verfolgt, der sanft durch einen beblümten Rasen hinspielt, so wird das Auge von einer Moschee mit ihren Thürmen überrascht, die ein treues Bild der Türkischen Bauart darbietet.

Kaum hat man diesen schlängelnden Bach verlassen, so stellt sich ein großer Speisesaal in Form eines Kiosks dar; dessen Gothische Bauart uns an die Zeiten erinnert, wo der brave Deutsche die Adler des unbezwinglichen Römers zerbrach. Auch die Geschichte dieses unerschütterlichen Hermanns, dessen Tapferkeit durch die Niederlage des Varus das Vaterland rettete, erscheint an der Decke dieses Nationalgebäudes.

Von da führt ein wellenförmiger Weg in den großen Zugang zu
58] dem Hauptplatz, wo sich die Gallerie von Jonischer Ordnung befindet, die zu Concerten und Bällen bestimmt ist. Zwey Grotten, ganz im Französischen Geschmack, bilden indessen durch Korallen und Muschelwerk eine Art von antiker Mosaik, wovon die Farben sich mit dem Alter erhöhen.

Diesem schönen Gebäude gegenüber erscheint, in einer angemessenen Entfernung, die große perspektivische Aussicht von eben dieser Jonischen Säulenordnung, worin die bey Festen angestellten Erleuchtungen über den ganzen Platz eine bewundernswürdige Wirkung verbreiten.

Der Chinesische Palast, der fast im Gesicht von dem großen Zugange liegt, macht einen ganz reizenden Prospekt, und giebt dem Besitzer, der darin seine Wohnung hat, den Anblick aller Vorübergehenden und Reisenden, die hierdurch ihren Weg nach vielen Dörfern des Bisthums Münster und der Hauptstadt nehmen. Die abwechselnden Verzierungen aller
59] Zimmer sind in einem sehr ausgesuchten Geschmack, und die Gemälde stellen die schönsten Monumente und die herrlichsten Aussichten von China nach dem neuen Abriß dar, die der berühmte Johann Neuhof uns von dieser Nation giebt. Chinesische Laternen zieren den halbrunden Platz des Zuganges, nebst einem Wasserstück, bereichert mit Goldfischen und mit einer Fontaine, die stark ihr kleines Gewässer emporsteigen läßt, das

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

unter den einfallenden Strahlen der Sonne vergoldet und verschönert wieder herabplätschert. Alles dieses zusammen bildet einen so reizenden Schauplatz, daß das unersättliche Auge des Fremden, der davon überrascht ward, ihn ungerne verläßt.

Nachdem man sich mit der Schönheit dieser Gebäude unterhalten hat, so leiten zwey verschiedene Wege hinter der Gallerie in einen Theil des großen Gehölzes, der mit unzähligen Abwechselungen verziert ist. Die Maurische Hütte, der Griechische Tempel, die drey Eingänge in das Lustgebüsche, die schöne Statue des Liebesgottes mit einer sinnreichen Inschrift, und die Roseninsel, der Venus geweiht; alles dieses erscheint sehr angenehm auf der einen Seite, indessen auf der andern gewundene [60 Wege nach einer Art von Labyrinth führen, wo verschiedene mechanische Spiele jeden einladen, die zu wählen, die bey seiner Nation beliebt sind.

Verläßt man diese Europäischen Ergötzungen, so stellt sich wieder ein anderer unterhaltender Gegenstand dem Auge dar. Dies ist der Chinesische Platz, umgeben von einer Gallerie mit vielen Chinesern, alle in der Beschäftigung, ihren Kaiser zu bedienen und zu belustigen, der mit seinen Damen und zahlreichem Hof einem öffentlichen Feste beyzuwohnen scheint; mit aller Wahrheit des Ausdrucks hat die Kunst diese auffallenden Figuren hingezaubert. In der Mitte dieses Platzes erhebt sich ein Chinesischer Salon von Gitterwerk, an allen Seiten offen und bestimmt, um die süßen Augenblicke genießen zu lassen, wenn das schwache Leuchten des schwindenden Tages sich mit dem Schatten eines schönen Abends mischt. Von hier bringt ein romantischer Weg mit verschiedenen Wendungen nach dem Badesaal, der in einer abgesonderten Lage eine reizende Architectur zeigt. Das schwache Licht, das allein durch die Kuppel in dieses nur in seinen stillen Reiz sich verbergende Gebäude fällt und [61 die Nymphen der Cythere beleuchtet, die im lebhaftesten Pastel gemalt sind, läßt hier nichts empfinden, als Einsamkeit und Ruhe.

Geht man von diesem Bade weg, so sieht man einen kleinen Fußsteig mit dickem schattigten Gebüsche sich versperren um den Spazierenden mitten im Fortgange aufzuhalten, und plötzlich wieder seitwärts in einen neuen Weg auslaufen, wo sich auf einmal der Berg des Arion in seiner ganzen Pracht erhebt. Man bewundert hier in einer angenehmen Ferne das schöne Schiff, das gleichsam aus den Wolken seine Wellen herabfallen läßt, womit es endlich ganz umgeben ist. Von da stürzt eben dieser Wasserfall, wie ein wilder Strom durch tausend Öffnungen mitten durch den Felsen, der den ganzen Berg einfaßt, und bildet endlich kleine Wasserstücke, die sich wieder mit verschiedenen Cascaden über den ganzen Weg ergießen, der zum Fuß des Felsen führt. Je mehr man sich dem Gipfel des Berges nähert, entdeckt das Auge nach und nach die Lage des Schiffs, [62

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bis es endlich von diesem prächtigen Werk ganz geblendet wird, das nach den Regeln des Griechischen Kostums mit den lebhaftesten Farben geziert ist, nicht gemalt, sondern mit den seltensten und glänzendsten Producten besetzt, die das deutsche Mineralreich nur für eine so zauberische Erfindung liefern konnte. In der That die Geschichte des Arion, die uns Ovid in seinen Gedichten so rührend beschreibt, ist in dem interessanten Moment dargestellt, als der mitleidige Delphin, zum Triumph der Harmonie, seinen Günstling auf den Gipfel der Ehre versetzt, indem er die schändlichen mörderischen Schiffsgefährten des göttlichen Arion in den Wellen ersäuft.

Hat man diese romantische Scene bewundert, die noch durch angenehme und abwechselnde Aussichten von der Höhe verschönert wird, so steigt man auf einer im Felsen angebrachten Treppe in verschiedenen Wendungen zum Fuß des Berges herab, wo sich wieder zwey Wege darbieten. Zur Rechten erscheint ein gekrümmter Fußsteig, der in das dunkle Laubgewölbe eines alten majestätischen Waldes führt, das selbst den
63] Strahlen der Sonne undurchdringlich ist. Bei der sanften Stille, die in diesen anmuthsvollen Revieren herrscht, erblickt man nichts als einen kaum erleuchteten Eiskeller; darauf verengt sich der Weg bey jedem Schritte, und man kömmt endlich zu einer abgesonderten Einsiedeley, wo ein ehrwürdiger Greis (statuenmäßig gearbeitet) seine Dienste anbietet, indem er durch einen geheimen Mechanismus die Thüre öffnet und hinter sich zuschließt.

Zur Linken verbreitet ein schöner See von großem Umfange, bald erweitert, bald verengt, eine fast unermeßliche edle Perspective, die in einem lachenden Thale sich endlich amphitheatralisch verliert. Reizende Inseln, die reichste Zierde der Gewässer, lassen fernhin in den Wellen die wechselnden Wiederscheine von verschiedenen geschmackvollen und seltenen Gebäuden spielen, von Gewölben der Felsen, von Ruinen und von geheimnisvollen Grotten, bey welchen Cascaden ihr schäumendes Wasser rauschen lassen. Der prächtige Schwan mit seinem versilberten Gefieder, die farbigten Wimpfel auf den Fahrzeugen verschiedener Nationen, endlich
64] der Hafen mit seinem Zubehör von Segeln, von Masten und Rudern, alles dieß belebt ungemein diese Wasserscenen.

Der Englische Garten, der diesen malerischen See umgiebt, ahmt mit seinen Thälern, Abhängen und Hügeln die Natur in ihrer schönen Unregelmäßigkeit nach. Die dichten Gruppen von Bäumen, die aus verschiedenen Himmelsstrichen hieher gesammelt, sich gleichsam zu verwundern scheinen, so nahe neben einander zu wachsen, die vielen ländlichen Gebäude, die Heerden von Schaafen, endlich in einer angenehmen Entfernung die

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

prächtige Colonnade, machen zusammen ein Ganzes von einer seltenen Schönheit aus.

Verläßt man diese reizende Gärten, so kommt man zu einer kühnen Brücke, die von einem Felsen zum andern hinübergeworfen ist, durch die Höhle, wodurch die Landstraße des Gehölzes ihren ordentlichen Lauf nimmt. Man steigt auf dieser Brücke durch mannigfaltige Stufen hinauf und wieder hinunter zu einer beblümten und mit ausländischen Sträuchern [65 gezierten Wiese. Ein wellenförmiger, sich sanft dahin schlängelnder Fußsteig führt, durch eine romantische Halle von phosphorischen Wurzeln erbauet, in eine Vertiefung, wo im Gebüsch ein Bach, der durch verschiedene vereinigte Wassergüsse sein sanftes Gemurmel fortsetzt, uns einladet, seine erquickenden Wellen zu besuchen. Hier sieht man den Diogenes, wie er in seiner einfachen mit Moos bewachsenen Tonne, den Lauf dieses herumirrenden Gewässers betrachtend, seinen Gram unterbricht, seinen Schmerz einschläfert und den Vorübergehenden zuzurufen scheint: „Wo ist der fühllose Unglückliche, der von diesem Wasser nicht den Eindruck auf sein Herz empfunden hat?“ Indem man so von einem Umweg zum andern an den Ufern dieses Bachs herumgeleitet wird, so senkt sich das gekrümmte Thal immer tiefer hin, und eröffnet endlich in einem freyen Gefilde auf einmal ein edles und prächtiges Gemälde. Aus einem lieblichen und klaren Bassin, umgeben von den Höhen des Berges, erhebt sich ein dicker Wasserstrahl, der kühn sich in die Wolken zu ergießen strebt. Sein zurückstürzendes Wasser schäumet und springt und lärmet in [66 Wellen auf Wellen, und läßt das lebhafte Geräusch schon fern durch die Gebüsche ertönen. Von dieser silbernen Wassersäule weg führt ein breiter Fußsteig, der sich allmälich schmälert, aus dieser Vertiefung auf eine Anhöhe, wo andre Gegenstände durch ihre malerische Form das Auge an sich ziehen. Die Felder und ihre unzählichen Schattirungen bieten ihren einfachen und einnehmenden Reiz dar. Die Westphälische Meyerey, ihre Scheuern und ländliche Hütten, die Siebe, die Schwingen, die Pflüge, die Eggen, mit allen übrigen Werkzeugen des Feldbaues, kündigen von der einen Seite eine angenehme Aussicht an, indessen daß auf der andern die Gothische Wohnung des Brunnenmeisters mit seiner Menagerie in einer schönen Lage erscheint. Hier schwingt sich der Pfau, stolz auf seine Farben, die er aus dem Regenbogen entlehnt zu haben scheint, auf die höchsten Bäume, und diese Freyheit verschönert selbst sein reizendes Gefieder durch den natürlichen Glanz, den sonst jeder Vogel in der Gefangenschaft zu verlieren pflegt.

Auf einer kleinen Anhöhe erheben sich acht Egyptische Pyramiden, die auf ihrer Spitze zwey große Wasserbehältnisse tragen, und eine Aus- [67 sicht eröffnen, worin man auf vierzig Kirchthürme von verschiedenen

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Städten und Dörfern der umliegenden Gegenden entdeckt. In dem Hintergrunde dieses schönes Gemäldes erinnern uns die lachenden Ufer des Flusses Aa, der sich in einem reich geschmückten Rasen dahinwälzt, daß es sein Wasser ist, das, indem es unter einer gewölbten Chinesischen Brücke durchgeht, hier ein großes kunstreiches Rad treibt. Dieses, ein Meisterstück der Wasserbaukunst, hebt ungeachtet seines majestätischen Ganges, doch sehr schnell einen Theil des Flusses in diese in der Luft schwebenden Behältnisse hinauf, die sich auf den Pyramiden befinden.

Zu der französischen Originalbeschreibung, woraus bis hieher diese freye Übersetzung mitgetheilt ist, hat Le Rouge zu Paris in seinem bekannten Werke (XVIII & XIX Cahier des Jardins anglais contenant ceux du Bagno à Steinfort en Westphalie &c par Le Rouge, Ingénieur-Géographe du Roi. Paris 1787.) außer einem
68] Generalplan, die Durchschnitte und Aufrisse der vornehmsten Gebäude geliefert, welche die Gartenanlagen von Bagno verschönern. Obgleich die Kupferstiche weit unter den Zeichnungen geblieben,[1]) so erkennt doch das Auge des Kenners bald aus ihnen die mannigfaltigen Schönheiten dieser Gebäude und der damit verbundenen Anlagen. Unter den Gebäuden, mit den ihnen zugeordneten Scenen zeichnen sich vorzüglich durch ihre Form, Architectur und Lage aus: Das Wachhaus, die Menagerie der fremden Thiere mit dem Vogelhaus, die Moschee mit ihren Thürmen, der große Speisesaal in Gestalt eines Kiosk, der Chinesische Palast, die Jonische Gallerie, zu Concerten und Bällen bestimmt, die Pavillons in Dorischer Ordnung, die perspectivische Jonische Anordnung des Platzes festlicher Erleuchtungen mit den benachbarten Gebäuden und Zelten, die große und prächtige Colonade in dem Englischen Garten, das Gothische Haus des Brunnenmeisters. Alle diese verschiedenen Arten von Gebäuden sind in der ihnen angemessenen richtigen Architectur ausgeführt, und machen im Ganzen eine Sammlung aus, worin nicht blos ein großer
69] Reichtum von Erfindungen, sondern auch ein edler Geschmack, zuweilen mit schicklicher Pracht verbunden, hervorleuchtet. Selbst die von den übrigen Wohnungen und Gebäuden abgesonderte Küche ist in einem eigenen auffallenden und täuschenden Stil angelegt. Ein solches Gebäude hat, wegen der darin vorgehenden Beschäfftigungen, in der Nähe immer etwas Widriges und Ekelhaftes. Man hat daher schon bey manchen Landsitzen, die blos zum Sommeraufenthalt dienen, die Küche in einer gewissen Entfernung in einem Dickigt oder wenig zugänglichen Gebüsch zu verstecken gesucht. Allein es fehlte noch, auch dem Gebäude selbst ein

---

[1]) Die noch vorhandenen Originalzeichnungen des gräflichen Baudirektors Leutnants von Schatzmann sind in der Tat weit besser als die Kupferstiche. (D.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Ansehen zu geben, das seine Bestimmung verbirgt und es zugleich mit den übrigen Werken der Gartenarchitectur in eine angenehme Harmonie setzt. Die Küche im Park zu Bagno scheint die erste glückliche Erfindung dieser Art zu seyn. Sie ist ganz von ungekünstelter ländlicher Bauart, und stellt ein Bauernhaus in der besondern gefälligen Form der Dorfhütten in der Schweiz, vornämlich im Kanton Bern, vor. Man sieht sie daher selbst mit Vergnügen, wenn man sich ihr von ohngefähr auf seinen Spaziergängen nähert.

Einige reiche, zusammengesetzte Gegenden von Bagno von einem [70
sehr einnehmenden, heitern und lebhaften Charakter sind jetzt nur noch in Zeichnungen vorhanden, als die Ansichten der Inseln und der ländlichen Brücken, ein Theil des Sees, die große wilde Cascade mit den angränzenden Gebäuden, und der Prospect aus dem Englischen Garten auf die Stadt Steinfurt. Und da diese schöne Schöpfung noch immer mit Erweiterungen fortschreitet, so darf auch der Gartenfreund auf die Abbildungen der neuen Scenen hoffen.

Einige Parthien, im ältern Geschmack, als den Eintrit in Bagno, den französischen Garten, das große Berceau, die drey Eingänge in das Bosquet — wollte der erlauchte Besitzer nicht blos als Werke aus der Zeit seines verewigten und zärtlich geliebten Vaters mit Ehrfurcht verschonend erhalten, sondern er durfte es hier auch, weil diese Spaziergänge zugleich einen öffentlichen Volksgarten darbieten, dem die Regelmäßigkeit nicht versagt werden kann. Nach einer nicht minder edelmüthigen Beziehung muß hier auch die Vereinigung der mancherley fremden und nach Zeiten und Nationen entfernten Gebäude und Scenen [71
betrachtet werden, da der geschmackvolle Anleger, auch wenn er sich nicht auf vorhandene Beyspiele dieser Art in andern berühmten Englischen Gärten berufen könnte, doch auch zugleich ein zu scharfsichtiger Richter ist, um nicht Selbst die Gründe der feinern Kritik dagegen geltend zu machen. Allein hier verdrängt der Menschenfreund den Kunstrichter. Er wollte durch den häufigen Besuch der Fremden, deren Zahl schon jeden Sommer weit in die Tausende geht, seinen Unterthanen einen reichlichen Gewinn zuziehen; er wollte die vielen Zuschauer, die fast noch gar keinen Begrif von allen den Scenen, Abwechselungen und Zauberkünsten der neuern Gartenkunst haben, überraschen und anhalten. Es war demnach nothwendig, die Neugierde zu spannen, und Kontraste zu bilden. Vor dem herrlichsten Gebäude im Griechischen Stil geht man vorüber, weil man es hie und da schon in Städten gesehen. Allein ein Kiosk, ein Chinesisches Haus, eine Moschee sind Gegenstände, wovon die Wenigsten kaum etwas gelesen haben, und einer schreibt und lockt den andern an, sich das [72
Vergnügen des Anblicks zu gewähren. Selbst Bewohner aus den ent=

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

legensten Provinzen Hollands kommen, sehen und gehen zufrieden zurück; indem sie in ihrem Lande nichts als einschläfernde Kostbarkeit und ew'ge Wiederholung antrafen. Denn die sogenannten neuen Anlagen in Holland sind wohl nach Englischem Geschmack; allein Waldung und lebendiges Wasser mangelt ihnen allen, und nur einige wenige, worunter die des Herrn von Winter bey Amsterdam sich auszeignet, verdienen genannt zu werden.[1])

Bagno ist demnach nicht nur ein reiches und glänzendes Werk der neuen Gartenkunst, sondern auch zugleich ein Denkmal der gastfreyen Menschenfreundschaft, die gerne um sich her die Ergötzungen der Natur und die Unterhaltungen des feinern Geschmacks genießen läßt; es ist der Wohnsitz von zwey der edelsten Seelen, die mit einer Harmonie, die nur höhern Wesen eigen ist, Freude nicht nur in den Hütten ihres Volks zu schaffen, sondern auch das Mitgefühl davon noch weit über die Gränzen ihres Gebiets hinaus zu verbreiten wetteifern.

---

[1]) Dieser ganze Absatz ist lediglich die Umschreibung eines Briefes des Grafen Ludwig an Hirschfeld vom 16. April 1789. Bei der Uebersendung von zwei Heften der Bagnobilder bittet der Graf um Nachsicht wegen der Aufpfropfung englischer Gartenpartien auf ältere Partien nach französischem Geschmack des Le Nôtreschen Systems; er habe sich nicht entschließen können, dasjenige ganz zu vertilgen, was das Werk seines zärtlich geliebten Vaters war. Hirschfeld werde es auch tadeln, daß man zugleich hier eine ionische Galerie, einen gotischen Kiosk, ein chinesisches Palais und ein türkisches Gebäude erblicken könne. Dieser Kontrast widerspreche der edlen Einfachheit; aber ganz so sei es auch in den englischen Parks, besonders in Kew. Auch dürften die Hauptgebäude in einer campagne wegen der Bequemlichkeit nicht zu weit von einander entfernt sein. Als entscheidenden Grund führt aber der Graf zu seiner Entschuldigung folgendes an: „Hier in einer Gegend, wo man beinahe nichts von der schönen Gartenkunst kennt und eine jede mäßige Anlage ein Phänomen ist, wo, sage ich bei mir, der Hauptgedanke der ist, durch Besuch der Fremden, deren Zahl jeden Sommer weit in die Tausende geht, den Nahrungsstand der Unterthanen zu heben und selbigen einen reichen Gewinnst zu schaffen, ist es notwendig, die Neugierde zu spannen und Kontraste zu bilden".

Erwähnt sei bei dieser Gelegenheit noch ein Wort des Grafen aus seinem Briefe vom 25. Oktober 1787 an Koopmann, einen Führer der flüchtigen holländischen Patrioten, den er einlädt, sich mit seinen vertriebenen Gesinnungsgenossen in Steinfurt niederzulassen; er schreibt: „Der erste meiner Pläne und Wünsche wird immer sein, Steinfurt aus seinem Nichts zu erheben: deshalb habe ich so viele Mühe und Kosten auf mein Bagno verwendet".

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

IV. Über den Reichs-Graeflich Bentheimschen
Park Bagno bey Steinfurth
vier Meilen von Münster in Westphalen.
Nach der Beschreibung des berühmten Herrn Professors Hirschfeld in seiner neusten Garten Bibliothek [1])
Steinfurth 1792.

. . . . So wahr ist es daß die schöne
Natur nur edle Seelen erwärmt.
Hirschfeld. [2])

Die Garten Anlagen des Parks zu Bagno haben schon einen wichtigen Vor- [1
theil der Lage, indem sie in einem grosen Wald alter ehrwürdiger Eichen liegen; Sie contrastiren durch ihre abwechselnde glänzende Scenen sehr lebhaft gegen dieß dunkele Gebüsch, und bilden einen reizenden Lustort, welcher in der schönen Jahrs Zeit von vielen Fremden aus allen Gegenden gesehen und bewundert wird.

Viele derselben äuserten oft das Verlangen Beschreibungen und Zeichnungen vom Bagno mit zunehmen, um auch abwesend die Freuden [2
der Zurückerinnerung desto lebhafter geniesen zu können. Zur Befriedigung dieses guten fühlenden Menschen, so angemessenen Wunsches, kam(en) schon 1789 [3]) zu Paris in denen Jardins Anglo-Chinois 3 Bände mit 61 Kupfer Tafeln nebst einer kurzen Beschreibung vom Bagno heraus; da aber seit der Zeit die Scenen dieses Gartens sich beträchtlich verändert haben und ihrer Vollkommenheit mehr entgegen reifen auch jene Kupfer-stiche eine neue Auflage erfoderten, da sie meist alle vergriffen: So kommen jetzt in Cassel von den geschickten Händen des Hof Kupferstechers

---

[1]) Dieser offizielle Bagno-Führer ist in 12° mit schlechten lateinischen Typen von Denhard, dem akademischen Buchdrucker des Arnoldinums, mangelhaft gedruckt worden. Bei der Seltenheit dieses Druckes glaubte ich auf eine vollständige Wiedergabe nicht verzichten zu können, zumal da auch der mit Hirschfelds Beschreibung übereinstimmende erste Teil (S. 1—16) im einzelnen viele Abweichungen aufzuweisen hat. Es sind daher die Wiederholungen aus Hirschfeld in Kleindruck, die Abweichungen von Hirschfeld in Sperrdruck und nur die selbständigen Partien in großem Druck gesetzt worden.

[2]) Aus einem Briefe Hirschfelds vom 5. Juli 1789, worin er dem Grafen Ludwig für die Zusendung der Bagnobilder und den liebenswürdigen Brief dankt, aus dem feinster Geschmack und Güte der Seele spreche. „So wahr wird es von neuem, daß die schöne Natur nur edle Herzen erwärmt". Er stellt dann dem Grafen einen Besuch im Bagno und die Aufnahme einer Schilderung dieses Parks in eine seiner nächsten Gartenschriften in Aussicht.

[3]) Diese Jahreszahl paßt nur auf die zuletzt erschienenen 6 Tafeln des dritten Teils. Siehe oben S. 51.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Weise die intressantesten Gegenstände des Bagnos, zu einem weit geringern
3] Preiß auf das neue heraus.[1]) Diese wenige Blätter aber nach der Beschreibung des durch seine Garten Theorie (dem einzigen Werk seiner Art) sich so vielen Ruhm erworbenen Herrn Professor Hirschfeld, sollen dazu dienen über dieses glänzende Werk der neuen Gartenkunst einiges Licht zu verbreiten.

Der Park schon in frühren Zeiten Bagno genant, liegt eine viertel Stunde von der Stadt Steinfurt, wo eine doppelte Allee, von Kastanien, Linden und Büchen, wechselsweise beschattet, anmuthig hinführet.

Auf der rechten Seite ist ein reizender Quincunx und ein Thiergarten mit unterschiedener Gattung von Hirschen, auf der andern Seite
4] aber bilden die herrschaftlichen Treibhäuser und die Obst Gärten der Durchlau(ch)tigen Fürstin, die sich nach einer grosen von Pferden und Kühen belebten Weide verlieren, einen angenehmen und Frucht bringenden Schauplatz.

Der Eingang in Bagno wird durch eine Grenadier-Wache beschützt, und Schildwachten hie und da an verschiedenen Stellen vertheilt, geben diesem weitläufigen und schönen Gehölz eine völlige Sicherheit.

Das erste Gebäude ist die Wohnung einer (!) der Aufseher des Gartens, in der Form eines ländlichen Wirtschaft Hauses, geschmackvoll erbauet. Der Fremde findet darin einen Führer, der ihn zu jeder Scene des Gartens leitet, alles erkläret und die vielfältigen reizende Wasserkünste für ihn anläst,
5] auch hat man das Vergnügen sich mit allen Arten von Erfrischungen hier bedienet zu sehen.

Von da zeigt sich ein mit Wasser umschlänglender Platz, worauf sich in vier unterschiedenen Aussichten Pavillons, für das Gefolge des Herrn bestimt, in Dorischer Ordnung erheben. Auf der nördlichen Seite dieses Platzes befindet sich der Eingang in die doppelte Bogen-Gänge, die seitwärts an der Bildseule der Diana weg zu einer Quelle führen, von dessen schönen Wasser ein Bach entspringt.[2])

Kehret man darauf durch die andere Seite dieses Bogengangs zurück, so [3]) erblickt man durch eine Oefnung des Waldes eine sich hoch erhebende Fontaine. In-
6] dem man nun den Lauf des Baches, der bald erweitert, bald wieder verengert sich endlich ganz in die See verlieret, immer verfolgt, wird das Auge auf der einen Seite von einer Moschee, mit ihren Thürmen nach wahrer Türkischen Bauart, und auf der andern Seite des Baches von einem Türkischen Wohnhaus zur Bewunderung überascht.

Hat man diesen schlängel(n)den Bach verlassen, so stellt sich doch wieder in einem andern Gesichtspunct, ein großer Speise Saal in Form eines Kiosks,

---

[1]) Eine stark verkleinerte Wiedergabe dieses schönen Stiches von 1792 befindet sich im ersten Teil meiner Schrift. Die Originalplatte Weises wird im Fürstlichen Kunsthause aufbewahrt.

[2]) In diesem Absatze sind mehrere bei Hirschfeld S. 56 erwähnte „Sehenswürdigkeiten", weil nicht mehr vorhanden, weggelassen.

[3]) Desgl.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nach Gotischer Bauart dar, dessen innere Ausziehrung die Geschichte des unerschüterlichen Herman, in halb erhabner Bildhauer Arbeit vorstellen, wie er durch die Niederlage des Varus sein Vatterland rettet und auf immer von den Römischen Fesseln befreite. Von da führet ein wellenförmiger Weeg in den Zugang [7
zu dem Haupt Platz, wo sich eine zu Concerten und Bällen bestimte grose Gallerie von Jonischer Ordnu(n)g glänzend darstelt, in welcher nebst andern architectonischen Verzirungen auf Gips Marmor, zwey Grotten von den lebhaftesten Corallen und Muschelen sich vortheilhaft auszeichnen.

Diesem schönen Gebäude gegen über erscheint, in einer angemessenen Entfernung eine perspectivische Aussicht von eben gedachter Jonischen Ordnung zu Erleuchtungen Festlicher Tage gewitmet.

Das Chinesische Sommer Hauß, die Wohnung der Erlauchten Herrschaft, liegt diesem Haupt Plaz und der Gallerie zur Seite, seine äusere Bauart gewährt einen ganz neuen reitzenden Prospect, die innern abwechselenden [8
Verzierungen der Zimmer, sind in wahrem Geschmack der Chinesen, nach den treuen Reisen Anmerkungen des berühmten J. Neuhof dargestelt. Zwey schöne Chinesische Gezelte, ein nicht weniger angenehmes Vogelhaus dieser Bauart, zieren, und viele Chinesische Lanternen erleuchten diesen halbrunden Plaz, der weiter hinauf mit einem Wasserstük von Gold- und Silber-Fischen belebt und mit einer Fontaine bereichert ist.

Ein Chinesischer Gaukler läßt ihr klares Gewässer empfor (!) steigen, welches unter den einfallenden Strahlen der Sonne verguldet, wieder verschönert, herab plätschert. Alles dies zusammen bildet einen so reitzenden Schauplaz, daß das unersätliche Auge des Fremden, der davon überrascht wird, ungern verläst. [9

Seitwärts in dem Gebüsch, an einer Allee, dessen Ende das Auge kaum zuerreichen vermag, die dem Wanderer den Weg zu vielen Dörfern des Bisthums Münster und zu der Haupt Stadt selbst zeigt, ist die herrschaftliche [1]) Küche in einem ganz eigenen auffallenden und täuschenden Stiel erbauet. Ein solches Gebäude hat wegen der darin vorzunehmenden Beschäftigungen immer etwas wiedriges und eckelhaftes, es kam denn darauf an, demselben ein Ansehen zu geben das seine Bestimmung verbirgt und es zugleich mit den übrigen Werken der Garten Architectur in eine angenehme Harmonie zu setzen.

Die Küche im Park zu Bagno, scheinet den erhabenen Verfasser der Garten [10
Bibliothek, die erste glückliche Erfindung dieser Art zu seyn. Sie ist ganz von unbekünstelter ländlicher Bauart, und stellet ein Bauern Haus in der besonders gefälligen Form der Dorf Hütten in der Schweiz, vornehmlich im Karton Bern vor.

Wenn man sich nun mit den Schönheiten dieser manigfaltigen Gebäude und Gegenstände unterhalten, so leiten zwey Wege hinter der Gallerie in einen Theil des grosen Gehölzes, in welchem der Maurischen Hütte vorbey, zur Aufbewahrung Musicalischer Instrumente gewidmet, man auf einen geraumen Plaz komt, [2]) wo alle Arten mechanischer Spiele vorhanden sind, die jeden geselschaftlich einladen, das zu wählen, welches bey seiner Nation beliebt ist. Von diesen [11
Europeischen Ergötzungen, führet der schlänglende Weg, bey der schönen Statue des Liebes Gotts mit seiner äuserst sinnreichen und so treffen-

---

[1]) Das folgende kommt bei Hirschfeld erst S. 69.

[2]) Hier sind 4 von Hirschfeld S. 59 erwähnte „Sehenswürdigkeiten" weggelassen; eine davon, der Liebesgott, wird einige Zeilen später genannt.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

den Inschrift[1]) vorbey nach einer offenen Gegend, in deren Mitte, von einer Gallerie mit vielen Chinesen umgeben, sich ein groser Sallon der Bauart dieser Nation vollkommen angemessen, mit reizender Pracht in den glänzensten Farben darstelt. Er ist an allen Seiten offen um das Auge an den reizenden und belebenden Aussichten die es hier geniest, ungehindert weiden zu können. Besonders reitzend ist die Aussicht auf einen Theil der grosen See, wenn das schwache leuchten
12] des schwindenten Tages sich mit dem Schatten eines schönen Abends mischt.

Von hier führet ein gewundner einsamer Weg zu dem Sitz einer ehrwürdigen bejahrten Büche vorbei,[2]) deren Inschrift

Sans Religion, Quel motif d'obeir plutot
a la Raison qu'à ses Passions?

die hohe Bestimmung des in Jonischer Ordnung vor uns stehenden schönen Gebäude(s) endeckt. Ein oval runder Dohm ziert diesen der Gottes Verehrung gewidmeten Tempel,[3]) und dessen gewölbte Fenster erleuchten das inwendige, das durch seine erhabene Simplicität und Schönheit den wahren Character trägt, den Werke dieser Art fodern. Die von ausen herum bey dieser Kirche, in Vertiefungen angebrachte geistliche Tropheen erhöhen ihr reitzendes Ansehen, und vermehren den Eindruck ihres Zweks.
13] Von den Religiosen Empfindungen begleitet, den dieser der Gottheit mit so vieler Anmuth geweihete Schauplaz gewährt, siehet man einen Pfad mit dikem Gebüsch sich versperrend, um den Spazirenden mitten im Fortgang aufzuhalten und ihn plötzlich wieder seitwärts in einen neuen Weg zu bringen, wo sich auf einmahl die Höhen des Arions (besonders bey den Strahlen der Morgen Sonne) in ihrer ganzen Pracht darstellen. Man bewundert hier in einer angenehmen Ferne, den obern Theil des schönen Schiffes, das von dem Gipfel des Mastbaums, gleichsam aus den Wolken seine Wellen herabfallen läst, womit es endlich ganz umgeben ist.

Von da stürzt eben dieses Wasser aus vielen Oefnungen des Felsens, und bildet
14] kleine Wasser Stücke, welche sich in Cascaden über den ganzen Hügel bis an dessen Fus ergiesen. Jemehr man sich diesem herlichen Gegenstand nähert, endeckt das Auge nach und nach die Lage des ganzen Schiffes, das nach den Regeln des Griechischen Kostüms (nicht gemahlt) sondern anstatt dessen mit glänzenden Produckten des Mineral Reichs nach ihren lebhaften Farben besetzt ist.

Die Geschichte des Arions, die uns Ovid in seinen Gedichten, so rührend beschreibt, ist in dem interessanten moment dargestelt, wo der mitleidige Delphin zum Triumpf der Harmonie seinen Günstling auf den Gipfel der Ehre versetzt, indem er die schändlichen mörderische Schiefs Gefährten des unsterblichen Arion in den Fluten ersäuft.

15] Hat man diese romantische Scenen bewundert, die noch mit angenehmen Aussichten durch ausgehauene Waldöfnungen von der Höhe verschönert wird, so steigt man auf einer in dem Abhang angebrachte(n) Treppe zu dem Fus des Hügels

---

[1]) Qui que tu sois, voilà ton maître! (Voltaire).

[2]) Hierzu folgende Verbesserung von der Hand des Grafen: „zu dem aus einem in Ruinen zusammengestürtzten Gebäude noch übergebliebenen ehrwürdigen Sitze bey einer bejahrten Büche vorbey".

[3]) Bei Hirschfeld S. 60 noch Badesaal!

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

herab. [1]) Hier führt ein Weg nach dem Wasser zu einer ganz ländlich von abgeschälten Baum Aesten als Hörner aufgethürmten Brücke, die über einen Arm der See gehet. Auf dieser wie auch auf der Höhe der eben verlassenen Insel Arion, geniest das Auge den erheiterten Anblick eines grosen Theils vom schönen See, der bald erweitert bald verengert, eine fast unermeßliche edele Perspective darstelt, die in einem lachenden Thal sich allmählich versenket. Reitzende Inseln, die reichste Zierde der Gewässer, lassen fernhin in den [16
Wellen die wechselnde Wiederscheine von verschiedenen geschmackvollen und seltenen Gebäuden spielen, von Tempeln, geheimnißvollen Höhlen und Felsen, bey welchen Cascaden ihr schäumendes Wasser rauschen lassen.

Der prächtige Schwan mit seinem versilberten Gefieder, eine Menge Wasser Vögel, die farbigten Wimpfel auf den verschiedenen Schiffen und Fähren, alles dieß belebt diese Wasser Scene ungemein und bildet aus ihr die heiterste und anmutigste Gegend die der Fremde, nicht ohne Sehnsucht, nach längerem Genuß, zu verlassen vermag.

Noch lächlen dem Auge von beiden Ufern zwey anmuthige Hügel mit ihren reitzenden Tempel zu, wie auch die Rosen-Insel, der Cythere geweihet, die von Hügelen mit dichten Buschwerk beschattet ist, . . . zur [17
Ruhe und zu den Freuden der Einsamkeit einladet. Hiervon ganz entfernt bald auf der Mitte der See, scheinet eine Insel zuschwimmen, worauf eine Fischerhütte mit Stroh und Schilf gedeckt, einfach und dürftig erbauet ist. Nichts weider scheinet ihre kunstlose Rohigkeit die drausen aufgehangene Netze zuversprechen, und eine Treppe mit einem Gelender von abgescheltem Holz führt zu ihr hinauf. Aber der Eintritt gewährt gleich den angenehmsten Contrast, da alle zur Fischerey erfoderliche Geräthschaften auf das schönste und lebhafste dargestelt sind. Der Fusboden ist das untere Theil eines zierlichen Kahns, und die Decke ein zum Fischfang eingerichtes, [18
herunderhangendes Netz.

Der Tisch ist ein hölzener Fischbehälter und die Stühle sind kleine Kübels, ja nichts fehlet hier die angenehmste Täuschung zu gewähren. Diese ganze Fischerhütte stehet auf dem natürlichen Gewölbe einer wilden Höhle wodurch man mit kleinen Fahrzeugen bequem schiffen kan.

Auf einer andern noch entferntern weit grösern Insel führet ein sich übereinander schlänglender Blumenreicher Pfad zwischen dickem Gebüsche zu dem Gipfel eines Berges, mit Nadelhölzer bekränzet. Die Aussicht auf den grösten Teil der See, des Parks, eines ungeheuren Waldes und Meilenweite Gebürge, ist hir bezauberend. Höhlen Grotten, unterirdische Gänge, ein sehr tiefer Eiskeller, mechanische Werke durch Wind [19
und Wasser getrieben, das alles geben dieser Insel ein groses Interesse und Mannigfaltigkeit dessen Reitz noch von einer herabfallenden wilden

---

[1]) Hier sind der Eiskeller und die Einsiedelei (Hirschfeld S. 63) weggelassen; ersterer wird später S. 19 und letztere S. 34 erwähnt.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

hohen Cascade vermehrt wird, unter welcher ein unterirdischer Gang befindlich ist, der den Durchgehenden das Rauschen des herabstürzenden Wassers über seinem Haupt hören, aber nicht sehen läst. Noch weiter, aber wieder auf dem festen Lande erblickt man eine grose Colonade, die schon zum Theil von der alles zerstörenden Zeit, zertrümmert ist.

Verläst man nun diese romantische Gegend, diese mahlerische Wasser-
20] scene, die Bewegung, Leben und Kühlung dahin rauschet, so führet ein mit Rasen, duftenden Stauten und Blumen umkränzter Weg nach den an der See auf einem lieblichen Hügel erbauten Säulen Tempel, worinnen mit Enzükung sich diese reizende Aussicht mit der des Thiergartens verbindet, und zuletzt in den Anhöhen über der Vorstadt Steinfurt die ausgebreitet darauf sich amphitheatralisch verliert. Der in wohlrichenden Kräutern und Blumen sich immer fortwindende Weg führet auf eine kleine angenehme Wiese mit ausländischen Bäumen und Gewächsen geschmückt, hierauf wird der Pfad almählich enger und verlieret sich in ein schattenreiches Lustwäldgen von schlanken und schöner jungen Bäumen, welcher
21] im herabsteigen zu dem Aa Fluß führet, dessen sanfte Wellen unter einer gewölbten Gothischen Brücke dahin schleichen. Auf der Höhe dieser Brücke zeigt sich in voller Majestätischer Pracht das 102 Rheinländische Schu hohe Schöpfrad dessen unglaubliche Gröse man vergebens in der ganzen Welt aufsuchen wird.

Dieses Meisterstück der Wasser-Baukunst wird ungeachtet seiner ungeheuren Schwere von einem, kaum durch Aufstauung bemerklichen kleinen Fluß in dreiviertel Minuten ganz herum getrieben, und hebt mit vieler Schnelligkeit einen Theil des Flusses in unzähligen metallenen Kasten die zwischen den Schaufeln angebracht sind, bis zum Gipfel desselben, wo diese sich in schönster Regelmäsigkeit hintereinander in einen Behälter aus-
22] leeren, der durch viele Röhren das schäumende Wasser zu seiner Bestimmung führet. Sehr viel gehörte dazu diß Staunen erregende und so viel leistende Kunstrad zu Stande zu bringen. — Unübersteigliche Schwierichkeiten in der Structur selbst, und irre geführte zu Processen verleitete Nachbarn schienen sich zuvereinigen um die Vollendung dieses grosen Unternehmens zu hindern. Alles wurde besiegt und die Inschrift auf der Gothischen Brücke sagt dem Wanderer

Ueberwundene Schwürichkeiten er-
höhen den Reitz des frohen Genusses.

Nicht minder schöngewählt ist die französische Inschrift auf der andern Seite des Gothischen Geländers,

Ah! connoissez le prix du temps
Tandis que l'onde s'ecoule,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Que la Roue obeit a ses audacieux mouvements [23
De vos beaux jours le faseau roule.
Jouissez, jouissez, ne perdez pas d'instans.

Bei dem heruntersteigen dieser Brücke schlängelt sich ein anmutiger Weg durch eine, mit dem Aa Fluß umgebenen Wiese, ländlichen Festen gewiedmet, nach der Schleusen-Brücke hin, wo man unter dem weiten Umfang dieses grosen Rades bequem hergehet und dasselbe berühren kan. Eine sinreiche erfundene äußerst simple Bohrmühle stehet zwischen diesem und der sehenswürdigen Egyptischen Maschine, mit welcher bey sehr trockner Zeit, wenn die Quelle des kleinen Aa Flusses ihm Reichthum versagen, das Wasser durch Pferde zu dieser erstaunenden Höhe herauf getrieben wird. [24

Den Weg mehr herauf stehet das grose 202 Schu hohe Belvedere, ein Thurm welcher von vielen Egyptischen mit Stuffen abgesetzten Piramiden getragen wird, und in seiner ganzen Breite auf der halben Höhe einen grosen und tiefen Wasserbehälter in sich fast in welchen durch das grose Kunstrad und der Egyptischen Maschiene das Wasser aus dem Fluß gehoben, da aufbewahrt und wieder durch unzähliche Röhren in viele, selbst entlegene Theile des Gartens geleitet wird. Auf dem Gipfel dieses Thurms geniest man, ohngeachtet der niederichen Waldgegend einen unbeschreiblich grosen Anblick, der zur Bewunderung und Anbetung der Allmacht des Schöpfers uns entgegenführet, eine ganz erhebende Aussicht weit in das Bischofthum Münster und Osnabrück, in die Grafschaften [25 Bentheim, Tecklenburg und Steinfurt, wie auch in die Gefilde von Holland. Etwa 70 verschiedene Thürme, eine Menge Windmühlen, zwey Churfürstliche Schlösser, die Residenzstadt Münster, mehrere andere Städte, Dörfer und unzählige isolirte Bauernhäuser, stellen sich dem Auge dar. Der Horizont verlieret sich hie und da in das unermeßliche, und wird nur durch einige Wälder und Berge die weit in die Ferne hindämmern, begräntzt. Ein kostbares und fürtrefliches Rhamdemsches Sehrohr, dienet hier dem Liebhaber die entfernteste Gegenstände mit möglichster Deutlichkeit ganz nahe vor sich zubringen.

An dem Fus dieses von seltner Bauart aufgeführten merkwürdigen [26 Thurms, liegt das im Gothischen Stiel erbaute Haus des dritten Aufsehers vom Bagno dem zugleich die Wasserkünste anvertrauet sind. In schicklicher Entfernung ist ein würkliches Bauernhaus, von Land Leuten bewohnet, die Kornfelder mit ihren unzähligen Schattirungen, die Scheuren und ländliche Hütten, die Siebe, die Schwingen, die Pflüge, die Eggen mit allen übrigen Werkzeugen des Feldbaues, bieten auf der einen Seite ihren einfachen Reitz in Niedrigkeit dar, indessen auf der andern, jene seltene Werke der Baukunst als Majestätische Zeugen, des menschlichen

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Erfindungs-Geistes hervortreten. Hier schwingt sich auch der Pfau als ein wilder
27] Vogel stolz auf seine Farben, die er aus dem Regenbogen entlehnet zu haben scheinet, auf die höchsten Bäume, und diese Freiheit verschönert selbst sein reizendes Gefieder, durch den natürlichen Glanz den sonst jeder Vogel in seiner Gefangenschaft zu verlieren pflegt.

Verläst man nun diese dem Kenner so äuserst interessante Scenen, so führet ein sich immer mehr senkender Pfad zu einem wilden aus Baumästen mit durchwachsenen Steinen entstandenen Garten Sitz, in ein felsichtes Thal welches verschiedene Hügel mit ausgewachsenen Steinen einschliesen. Eine geräumige Grotte in einer Felsenwand, verschaft dem Wanderer auch bey der brennensten Sonnen Hitze, durch ihre angenehme
28] Kühle, die belebenste Erfrischung, und ihr Bewohner gebildet, als ein Fischer der Insel Island, dessen Heimath dieß romantische Revier nach zubilden trachtet, trägt sein Netz von einem der Hügel zu der Tiefe herab. In der Mitte dieses engen Thals, siehet man den krümmenden Bach in ein kleines mit Steinen verborgenes rauhes Becken sich ergiesen.

So wenig bemerkenswürdiges diese von der Natur gleichsam verlassene Gegend zu haben scheinet; mit desto mehrerem Staunen wird die ganze Seele erschüttert wenn man so ganz unerwartet aus einer kleinen Steinmasse jenes Wasserbeckens auf einmahl eine ungeheure Wasser-Seule schäumend, gleichsam in Schnee verwandelt, zum Himmel hinnauf steigen
29] siehet. Bey trübem Wetter scheint sie sich in den Wolken zu verlieren, und der Punkt ihres Gipfels entweicht dem Blicke des Zuschauers, der das, so lange in die Höhe gerichtete Haupt, durch Anstrengung ermüdet sinken läst. Selbst bey der grösten Stille erregt dieser fünfviertel Rheinländische Schu dicker Wasserstrahl, dessen Umfang durch grades herunterfallen noch mehr als verdoppelt wird, und in Absicht der Dicke die berühmten Wasser Künste zu St. Cloud zu Hernhausen und Weisenstein übertrift, ein solches Brausen, daß die zarten Aeste der herumstehenden Bäume, wie von einem Sturmwind getroffen zu seyn scheinen.

Von dieser silbernen Wasserseule weg führet ein wellenförmiger sich
30] sanft dahin schlängelnder Fussteig im dicksten Gebüsch den Bach hinauf, der durch verschiedene niedriche Wassergüsse sein sanftes Gemurmel fortsetzt, uns einladet seine erquickende Wellen zu besuchen, um auf die der Einsamkeit geweiheten prunklose und doch geschmackvolle Sitze zu verweilen. Hier siehet man den Diogenes wie er in seiner einfachen mit Moos bewachsenen halb verfaulten Tonne, den Lauf des herunterirrenden Gewässers betrachtet, unter den Vorübergehenden Menschen sucht und ihnen zuzurufen scheinet: „Wo ist der fühlose „Unglückliche der in seinem Herzen den erquikenden Eindruck dieses belebenden Elements „nie fühlet?“ Indem man so von einem Umweg zum andern an den Ufern dieses
31] Baches herum geleitet wird, führet eine niedrige mit Moos durchwachsene, auf drey Ausgänge weisende Knüppelbrücke in einen erweiterten Platz,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

wo man auf einmahl eine grose mit Bäumen und Sträuchern bewachsene hohe Felsenwand erblickt.

Ein brausender Wassersturz schäumet derselben Majestätisch herunter, und verliehrt sich zuletzt in einen Staubregen der Befruchtung und Kühle verbreitet. Diesen herrlichen Anblick näher zu geniesen, der den Kenner an die zauberhafte Natur einiger beglückten Helvetischen Gegenden erinnert, findet sich seitwärts eine anmutige Strohhütte, welche den Nahmen des Wasserhauses trägt da aus derselben der Bach seine Entstehung nimt, und seinen kleinen Wasserguß hinplätschert. Aus der Spitze des Daches dieser Hütte gehet eine schlanke Büche vom herrlichsten Wuchs heraus, die das [32
Gebäude kühlend beschattet.

Inwendig ist ein geschmackvolles Zimmer, wo der von außen beschriebene Baum als ein Palmbaum täuschend vorgestellet ist, verschiedene mechanische Kunstwerke, ein kleiner gewählter Bücher Vorath, und die manigfaltige unterschiedene Aussichten aus den drey Fenster geben dieser Bewohnung ein reiches Interesse.

Durch eine Halle phosphorischer Wurzeln führet ein schlängelnder Fussteig aus dieser romantischen Vertiefung, zu einer von Felsenstücken kühn erbauten Treppe, auf welcher eine reizende Aussicht ist, und durch deren Höhle die grose Strase nach dem Gehölz, ihren Lauf nimt. Ein grader von Tannen beschatteter Weg führet wieder zu dem reizenden [33
Schauplaz der See zurück.

Die Heiterkeit des überglänsten Wassers wird von dem jenseitigen grünen Rasen erhöht, und eine grose Chynesische Fähre, die man durch einen mechanischen Haspel bequem aufwindet, bringt über die ganze Breite der See uns dahin. Beym Aussteigen führet ein durch Rasen an ehrwürdigen Bäumen sich hinwindender Pfad zu einer Anhöhe die ein reizender Tempel ziehrt, in welchem die merkwürdigen und manigfaltigen Aussichten die man auf der Höhe des grosen Thurms genossen hat, an der Decke dieses Gebäudes nach der Natur abgemahlt sind.

Ein schmaler einsamer gekrümter Fussteig, der in das dunkle Laubgewölbe eines alten majestätischen Waldes führt, das selbst den Strahlen der Sonne undurch- [34
dringlich ist, bringt uns zu einer abgesonderten Einsideley, wo ein ehrwürdiger Greiß, (Statüenmäsig gearbeitet) seine Dinste anbietet indem er durch einen geheimen Mechanismus die Thüre öfnet und hinter sich wieder verschlist. Hat man seine dürftige Wohnung besehen, und von dem guten Alten Abschied genommen, so führet ein schlänglichter Weg, zu einer offnen Laubhütte, aus deren Wänden man aufeinmahl von allen Seiten kan Wasser sprützen lassen, um die Spazierende zu benetzen. Endlich führt der Weg wieder in das Freye bey einem Schweizerhause vorbey, nach einem der Eingänge dieses grosen Gartens zurück.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

35] Der Park zu Bagno, worinnen der Geist der Abwechselung durch alle Anlagen verbreitet wird, ist demnach nicht blos ein reiches und glänzendes Werk der neuen Gartenkunst des guten Geschmacks und einer unermüdeden Thätigkeit, wie der unsterbliche Professor Hirschfeld, in seiner neusten Garten Bibliothek sagt, sondern auch zugleich ein Merkmahl der gastfreien Menschenfreundschaft, die gerne um sich her die Ergötzungen der Natur mit möglichster Freiheit die nicht in Zügelosigkeit ausartet geniesen läst. Ein jeder scheinet hier Besitzer dieses Volks Gartens zu seyn, er genieset gleichsam alles wie der Erlauchte Beherscher selbst, der seine Freude in der Belustiguung (!) anderer findet, Der besonders Fremden, die
36] hierin noch ein ausgedehnteres Vorecht haben, den freien ohnentgeldlichen Gebrauch von Wagen und Pferden, von Promenaden, Gartensitzen, Schiffahrthen, Wasserkünsten, Concerten auch anderer kleinen Musicken und alles dergleichen, huldreichst verstattet.

Vorzüglich aber zeignen sich die Sontage vom Monath Juny bis Mitte des Septembers aus, an welchen Tagen nicht blos ein öffentliches Concert in der großen Gallerie, von einem in der musicalischen Welt mit Recht gepriesenen Orgester aufgeführt wird, sondern auch wenn die Witterung es nicht ganz verbietet, alle kleine und grose Cascaden und Fontainen in stolzer Pracht ihr Wasser dahin rauschen lassen. Wodurch
37] denn öfters alle Gänge dieses Volks-Gartens mit einer zahllosen Menge Menschen angefüllt sind, die aus dem ganzen ein wahres lebendes Gemählde bilden und über dasselbe einen Reiz und Fröhlichkeit verbreiten, den die gewöhnliche Tage der Woche, nur selten gewähren können.

Zum Schlus dieser Beschreibung, schützt auch der berühmte Verfasser der Garten Theorie die Anlage des Parks zu Bagno gegen unreife Critic, und vorsetzlicher Tadelsucht, wenn er selbst das, was fehlerhaft scheinen könte, aufdeckt, und mit nachfolgenden Worten beurtheilet.

„Einige Parthien (sagt er) im ältern Geschmack" . . . .[1])

40] Wie weit aber ein solches ermüdendes Einerley, es sey auch mit noch so viel Pracht umstrahlt, von dem gereinigten Geschmack der schönen Garten-Kunst, die nur die entzückende Natur als Führerin kent, entfernt ist; wird niemand der für Schönheit warmes Gefühl hat, bezweiflen können. Und Beurtheilungen solcher Menschen, denen die Freuden dieser Empfindungen nie anlächelten, sind der Garten-Muse nur ein wiedriges Opfer.

---

[1]) Das Folgende bis Seite 40 oben stimmt wörtlich überein mit Hirschfelds Beschreibung S. 70—72 bis „antrafen".

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

V. K. J. Gruner: Steinfurt und das Bagno im Jahre 1799. [1])

Das ganze Steinfurtsche Territorium besteht aus der Stadt und [27
einigen Dörfern, und doch gehören letztere, zufolge eines zwischen dem gräflichen Hause und dem Hochstift Münster 1716 getroffenen Vergleichs, nicht einmal unter die Landeshoheit des Grafen. Diese erstreckt sich nur auf die Stadt, das Schloß und Kirchspiel Steinfurt; in den Dörfern hat der Graf nur die unterrichterliche Instanz, Münster die obere.

Das Städtchen Burg-Steinfurt liegt an der Aa, hat einen Magistrat und die Rechte einer Municipalstadt, worauf die Einwohner sich etwas zu gute thun, und fest darauf halten, auch oft deshalb mit dem Grafen im [28
Streite liegen. Gegenwärtig sollen mehrere Prozesse dieser Art bei den Reichsgerichten anhängig sein. Man klagt sehr über Anmaßungen der gräflichen Regierung und über deren nachlässige, fehlerhafte Verwaltung der Justiz, die bei dem beschränkten Gerichtsbezirke doch so leicht zu administriren wäre. — Die Stadt hat in ihrem Äußern durchaus nichts Interessantes; sowohl das Gebäude der hier befindlichen Johanniter-Komthurei als das gräfliche Schloß und das (ehemals sehr stark besuchte) Gymnasium sind nicht sehenswerth. Burg-Steinfurt hat ganz das Äußere einer Landstadt, und ist es trotz der hier befindlichen Residenz auch seinem Wesen nach. Die im Durchschnitt sehr wohlhabenden Einwohner leben größtentheils von der Feldwirtschaft; vorzüglich sind ein sehr starker Kartoffelbau und Branntweinbrennereien ihre Nahrungszweige.

Die Unterthanen der Grafschaft leben ebenfalls vom Feldbau und der Bearbeitung des Flachses und Hanfes. Der Boden ist ziemlich ergiebig, aber ihr Wohlstand sehr mittelmäßig. Sie sind sämmtlich Leib- [29
eigene; doch soll die Herzensgüte des regierenden Grafen ihnen dieses natürliche harte Los möglichst erleichtern. Er entscheidet zwar in dergleichen Fällen selbst; — sein Justiz- und Regierungs-Kollegium besteht indes aus einem Hofrichter und ein Paar Räthen, unter denen Herr Nagel sich als ein sehr gescheiter Kopf auszeichnet. Diese Beamten, ein Bauinspektor, der zugleich Lieutenant der Leibwache ist, und ein Hofprediger, machen

[1]) Karl Justus Gruner: Meine Wallfahrt zur Ruhe und Hoffnung, oder Schilderung des sittlichen und bürgerlichen Zustandes Westphalens am Ende des achtzehnten Jahrhunderts. Frankfurt a. M. 1803 II. Teil S. 27—52. — Hieraus ist die Schilderung der Steinfurter Verhältnisse größtenteils abgedruckt bei Eduard Vehse: Geschichte der deutschen Höfe. 40. Band: Geschichte der kleinen deutschen Höfe. VI. Teil S. 290—331. Die hier (S. 311) von Vehse dem Grunerschen Bericht angehängte Verdächtigung der Sittlichkeit des Grafen Ludwig kann nur als eine haltlose Verleumdung bezeichnet werden. — Der Osnabrücker Gruner (1777—1820) ist bekannt als ein trefflicher preußischer Patriot und Staatsmann, als Freund und Gesinnungsgenosse Steins und als feuriger und erfolgreicher Bekämpfer der Gewaltherrschaft Napoleons. In seiner „Wallfahrt" zeigt er zwar viel jugendliche Ueberschwänglichkeit, daneben aber auch überall eine scharfe Beobachtungsgabe, eine lebendige Darstellung und eine edle Gesinnung. Vergl. über ihn die Allg. Deutsche Biographie X. S. 42—48.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nebst einigen Hofdamen, den größten Teil des Hofstaates aus. Dieser wird dem der Miniaturhöfe ungewohnten Reisenden, freilich manches satyrische Lächeln abzwingen, indem die meisten Personen mehrere Chargen bekleiden und an einem Tage vielleicht in drei Charakteren auftreten. [1])

30] Wer indeß die kleinen Höfe im südlichen Deutschland gesehen hat — wer das aus der Erziehungsrichtung entstandene Bedürfnis äußeren Glanzes psychologisch zu beurtheilen, und auch die bessere Seite dieser kleinlichen Größe — Verhältnis der Ausgaben zur Einnahme — psychologisch zu würdigen weiß — der wird den möglichen sich hier darbietenden ironischen Stoff gern unbenutzt lassen, um die an diesem Hofe sich darbietenden geselligen Freuden mit dankbarem Herzen aufzunehmen; [2]) und ich gestehe gern, daß ich in dieser Hinsicht Burg-Steinfurt für den interessantesten Ort Westphalens halte.

31] Der Bango. Eins der vorzüglichsten Mittel, die hiesige Geselligkeit zu befördern, die Annehmlichkeiten der Natur, Kunst und Gesellschaft zu vereinen, bietet der Sommeraufenthalt der gräflichen Familie vor der Stadt, der Bango, der seinen Namen von einem ehemals hier befindlichen Badehause führt, dar. In der That giebt er den reichlichsten Stoff zu mannichfacher Unterhaltung. Er besteht aus einem weiten dichten Walde, den der Graf durch Aushauen gangbarer Wege, Anlegung einzelner Gebäude und Parthieen u. s. w. zu einem Park oder sogenannten englischen
32] Garten hat einrichten lassen und noch immer zu verschönern fortfährt. Er selbst wohnt mit seiner Familie während des Sommers hier in einem großen chinesischen Hause und hat auch den meisten Personen seines Hofstaats hier allmälig kleinere Wohnungen in einzelnen Parthieen anlegen lassen. Die dadurch entstandene Hauptparthie gewährt, vorzüglich weil eine schöne (abends erleuchtete) Allee zum gräflichen Wohnhause führt einen sehr überraschenden, angenehmen Eindruck. Dieser bleibt überhaupt

---

[1]) So ist z. B. der Erzieher der jungen Grafen auch wirklicher Kanzleirath und Hofmarschall! Mehr aber ist dieser Doppelgebrauch noch unter den niederen dienenden Klassen gebräuchlich, wo die Soldaten auch zugleich Bediente, Läufer etc. am Sonntage, und in der Woche arbeitende Tagelöhner sind. Auf den ersten Anblick fällt dies in's Lächerliche, verschwindet aber, wenn man den allgemeinen Werth jedes (!) Hof-Etikette richtig anschlagen, und dann zugleich erwägen will, ob es besser sey, daß der Graf von Bentheim-Steinfurt einen glänzenderen, mehr Kosten erfordernden Hofstaat (der doch immer Schein bleibt) oder diese Gelder zur einstigen Auslösung der Grafschaft Bentheim erspare? (Anm. Gruners.)

[2]) Mit dem bittersten Unwillen habe ich Leute, die von der gräflichen Familie auf das Zuvorkommendste und Gastfreundlichste aufgenommen waren, über die kleinen Schwächen derselben hinterdrein satyrisiren hören. Ohne des Mangels an Erfahrung und Menschenkenntniß dabei zu gedenken, dem sich solche Spötter aussetzen, erniedrigen sie sich durch ihren Undank zu tief, um auf Glaubwürdigkeit Anspruch machen zu können. Man halte mich nicht durch die Güte der gräflichen Familie für bestochen. Meine unparteiischen Rügen werden beweisen, daß es mir auch hier um Wahrheit galt. Aber warum denn spotten, wo es neben manchen Fehlern doch so viel überwiegendes Gute giebt? Und dies zu rühmen, war hier, eben wegen dieser Spöttereien in manchen Teilen Westphalens der Ort. (Anm. Gruners.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

das Totalgefühl nach der Besichtigung des ganzen Bango, der bei all seinen Kunstmängeln in diesen sandigen Haiden einer Feenwelt gleich kommt, und in ganz Westphalen seines Gleichen nicht aufweiset.

Sollte indes eine geläuterte ästhetische Kritik ein unparteiisches Urteil über den Kunstwert der ganzen Anlage fällen, so dürfte dies freilich nicht sehr günstig ausfallen, und man kann sich nie verhehlen, daß eine Menge in die Augen fallender Fehler dabei begangen sind. Überladung und Mißverhältnis sind die vorzüglichsten derselben. Denn, mag man es natürlich finden, in dem Umkreise einer Viertelstunde chinesische Häuser, |33 Eremitagen, Felsen, Windmühlen, einen egyptischen Saal, Fontainen, eine Kirche, ein großes Wasserrad, Tempel und endlich ein Schiff auf einem Berge zu finden? — Und diese Überladung hätte wenigstens etwas mehr vermieden werden können, wenn der ganze bedeutende Wald zum Schauplatze dieser Kunstwerke gemacht und nicht alles auf einen zu kleinen Punkt hingedrängt wäre. Dadurch würde man denn auch dem wirklich lächerlichen Mißverhältnis haben entgehen können, worin Anlagen, wie die einer Windmühle neben einem Berge, der kleiner ist als jene, stehen. In der That, ich habe es nicht begreifen können, wie der geschmack- und einsichtsvolle Schöpfer des Bagno, der Hirschfelds Theorie etc. gelesen, mit deren Verfasser korrespondiert und eine sehr richtige Urteilskraft hat, diese widrigen Kontraste übersehen konnte. — Abgesehen von diesen, findet man aber wieder an den einzelnen Parthieen eine Menge glücklicher, mit Kunst und Geschmack ausgeführter Ideen. Dahin gehört vorzüglich die |34 in einem sehr edlen, einfachen Stil erbaute kleine Hofkirche; ein Felsen, aus dem ein Quell entspringt; ein chinesischer Saal, der (manche jetzt bereits veraltete Verzierungen abgerechnet) wirklich schöne und große Konzertsaal u. A. Nur das gräfliche Wohnhaus (dem Äußern nach ein chinesisches Gebäude) hat gar kein Verdienst und wird deswegen auch bald einem neuen weichen, zu dem ich den trefflichen Riß von dem Lieutenant und Bauinspektor Hoffmann, [1]) einem erst seit einem Jahre hier angestellten geschickten und ideenreichen Kopfe, gesehen habe.

Der Bango steht Einheimischen und Fremden zu jeder Tageszeit offen; nur die einzelnen Gebäude müssen aufgeschlossen werden, was aber auf die erste Meldung geschieht. Überhaupt ist die zuvorkommende gastfreundschaftliche Artigkeit hier überraschend. In Sommerszeiten werden wöchentlich zweimal Konzerte im Bango gehalten, zu denen alle Einheimische und Auswärtige freien Zutritt haben, Fremde aber, die sich

[1]) Ich nenne diesen denkenden Künstler und biedern trefflichen Menschen hier mit inniger Freude meinen Freund. (Anmerkung Gruners.) — Der aus Worms stammende Architekt Johann Philipp Hoffmann stand 1798—1802 im Dienste des Grafen Ludwig; seine „Façade eines Hauptgebäudes im Bagno im Geschmack des griechischen Tempels zu Posidonia“ ist noch erhalten.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bei dem Grafen melden lassen, ausdrücklich eingeladen werden.[1]) Die musikalischen Aufführungen der gräflichen Kapelle haben Verdienst; besonders zeichnet sich der Violinist Kiesewetter aus, der im Allegro gewiß wenige seines Gleichen hat. Der Graf selbst bläst die Flöte mit viel Geschmack und Fertigkeit. Aber der Gesang der ältesten Comtesse ist die Zierde des Ganzen. — Diese geselligen Zusammenkünfte dauern Mittwochs bis 8 Uhr; Sonntags wird Abendtafel gegeben, zu der die qualifizirten
36] Fremden stets eingeladen werden. Es geht bei dem Ganzen, ein sehr pünktliches äußeres Hofetikette abgerechnet, liberal und angenehm zu. Jene Gène trifft eigentlich blos den Grafen selbst, und seine sittliche zuvorkommende Herzensgüte hebt allen etwaigen Zwang derselben glücklich wieder auf.

Überhaupt ist unstreitig, bei den vielfachen äußeren Reizen des Bango und seiner Vergnügen, keine Bekanntschaft hier für Geist und Herz zugleich anziehender, als

die gräfliche Familie.

Wer das Ganze derselben näher kennt — wer in ihrem häuslichen Kreise Umgang hatte — redet mit Entzükken davon; von der schönen Harmonie, Eintracht, Liebe und gegenseitigen allgemeinen Gefälligkeiten, welche unter den Gliedern desselben herrschen. Und die, welche diese gräfliche Personen nur im Hofzirkel sahen, nur ihre zuvorkommende Artigkeit rühmen können, würden sie bewundern müssen im Innern ihres Hauses. Hier fällt jeder Zwang der Etikette weg, und der Mann, der dort den regierenden Herrn nicht verläugnen zu dürfen glaubt, ist hier ein zwangloser Mensch, ein gefälliger Gatte, ein zärtlicher Vater, ein sorgsamer Hausherr. — In der That trägt jedes Glied dieses schönen Kreises zur Vollendung desselben bei.

37] Der regierende Graf ist ein Mann von vielem Verstande und der reinsten Herzensgüte. Seine Unterhaltungen sind sehr angenehm. Bei einer außerordentlichen natürlichen Lebhaftigkeit und Ideenreichthum hat er sich durch weite Reisen mancherlei Kenntnisse, vorzüglich in Hinsicht der schönen Künste erworben, und weiß diese aus seinem getreuen Gedächtnis mit vieler Darstellungsgabe vorzutragen. Sein Lieblingsgegenstand ist die Gartentheorie und Baukunst, mit deren praktischer Anwendung er sich unabläßig im Bango beschäftigt, und dieser ist das Steckenpferd,
38] auf dem Er selbst und Andere mit Vergnügen lustreiten. — Bei einer vorzüglich bei Hoffesten nicht zu verkennenden Teinture französischen Etikettes und

[1]) Das Zudrängen derselben vermehrt sich mit jedem Jahre, und in Sommerszeiten ist oft an Konzerttagen eine beau monde von hundert Personen und eine Abendtafel von fünfzig Couverts hier zu finden. Schon dieses Zunehmen der Besuche beweist die Zufriedenheit der Gäste mit der hier gefundenen Aufnahme. Die Wirthe der Stadt werden reich dabei, und haben ihre Gasthöfe sehr verbessert.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

einer daher entstehenden auffallenden Kleidung ist sein Benehmen gegen jedermann ohne die geringste Prätension.[1]) Selbst an den steifsten Ceremonietagen kann er seine Herzensgüte, vorzüglich gegen seine Kinder, nicht unter das Joch der Ceremonie zurückdrängen. In der Mitte seiner Familie aber läßt er der Natur seines gütevollen Wesens freien Lauf, und auch die Seinigen hängen mit inniger Liebe an ihm.

Seine Gemahlin, eine geborene Prinzessin von Holstein-Glücksburg, ist eine sehr würdige Dame. Eine unermüdete Sorgfalt und Gefälligkeit für ihren Gatten, eine zärtliche Mutter, eine stets thätige Hausfrau, die sich um jedes Detail der Haushaltung mit weiser Aufmerksamkeit kümmert, ist sie zugleich ebenso zuvorkommend und gastfrei. — Kein Fremder hat [39] sie verlassen ohne mit wahrer Achtung für sie erfüllt zu sein. An Biederkeit, Häuslichkeit und Güte mögen wenige deutsche Frauen dieser edlen Prinzessin gleichen.

Die Kinder dieses gräflichen Paares haben die Vorzüge ihrer Eltern geerbt und mehr oder minder die Tugenden des Einen oder der Andern. Der Erbgraf ein achtzehnjähriger Jüngling ist bieder, offen und vielversprechend, so wie seine jüngeren Brüder ähnliche Charaktere entwickeln.

Aber oben an unter allen steht, die mein Herz nur deswegen zuletzt nennt, weil es ihm ein stiller Genuß war, den Leser allmälich darauf hinzuführen, und weil ja auch nach alter Kunstpolitik das Beste immer zuletzt kommen soll, die älteste Tochter des Hauses, Gräfin Henriette.[2])

Die Alten hatten kein Bild für die Vereinigung der Liebenswürdigkeit der Venus Urania, der Bescheidenheit Minervas, und Junos Würde, weil sie eine solche Umfassung nicht kannten. Hier könnte ein Dichter den Stoff dazu finden. Die Natur hat der Gräfin Henriette keine überstrahlende äußere Schönheit, aber alle den Zauber stiller Anmut und Liebenswürdigkeit verliehen, der so unnachahmlich fesselt. Sie ist im höchsten Sinne des Wortes — reizend. Ihr Gesang ist unnachahmlich, ich erinnere mich nie einen ausdrucksvolleren, hinreißenderen gehört zu haben, nie habe ich nur ein lautes Atemholen der Zuhörer während desselben vernommen.

---

[1]) Vielmehr läßt er mit der ihm eigenen Politur, nicht leicht einen Fremden unangeredet, und er besitzt eine außerordentliche Fertigkeit darin, mit einem Jeden über die ihm gelegensten Gegenstände zu reden. (Anm. Gruners.)

[2]) Gruner ergeht sich nun 7 Seiten lang in enthusiastischen Lobpreisungen der Gräfin Henriette. Die oben folgenden Proben mögen genügen. — Gräfin Henriette Sophie wurde geboren am 10. Juni 1777; sie vermählte sich am 6. September 1802 mit dem 15 Jahre älteren Fürsten Karl Ludwig August zu Solms-Lich, der aber schon am 10. Juni 1807 starb. Die Einsegnung der Ehe hatte in der Kirche des Bagno stattgefunden. Gräfin Henriette überlebte ihren Gemahl 44 Jahre, da sie erst 1851 am 8. Dezember starb.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Der Houthsche Garten in Steinfurt.[1])

47] Wer einen redenden Beleg sehen will, was echtes Kunstgefühl und Ideenreichtum vermag, um einen auch noch so beschränkten und von der Natur gänzlich verlassenen Fleck zu einem kleinen Paradiese umzuschaffen — der erwerbe sich in Steinfurt den Anblick des Houtschen Gartens. Ein seltenes Meisterwerk des Geschmacks und Gefühls! Ein kleines Elysium in einem Bezirk von höchstens einigen hundert Schritten, den der
48] Schöpfer desselben auf eine selten glückliche Weise zu benutzen gewußt hat. Der Garten ist von drei Seiten mit Mauern eingeschlossen, die aber möglichst versteckt sind; nur von der vierten grenzt er an eine Wiese, die ein Bach durchschneidet und an einen Teil des Bango stößt. Diese Nachbarschaft ist es, welche dem Garten eigentlich sein besseres Dasein verschafft hat und auf tausendfache Weise angenehm genutzt ist. Ein kleiner Bach, von dorther abgeleitet, durchfließt in unendlichen Krümmungen den kleinen Garten und gewährt eine Menge überraschender Wasserparthien, bis er in einem mit Goldfischen besetzten Seebassin sich füllt. Das Bosket, zu dem der Garten eingerichtet ist, bietet auf wenige Schritte stets Abwechselungen, die durch ihre Ueberraschung und Neuheit äußerst anziehend sind; es giebt keinen Punkt, der nicht irgend eine besondere Schönheit aufzeigte. Da das Terrain so eingeschlossen war, hat der Besitzer die einzige Aussicht nach der Wiese auf eine kaum begreifliche Art zu vervielfachen und in verschiedenen Nuancen anzubringen gewußt. Wo die
49] Krümmungen des Boskets keine Ansichten erlaubten, da sind diese durch Aushauen der Bäume hervorgebracht, welche in der That eine ganz außerordentliche Wirkung thun und Prospekte in eine unendlich erscheinende Ferne eröffnen. Diese Mannichfaltigkeiten und das künstliche Verschlingen der Gänge bringen in dem Gemüthe des Sehenden eine so täuschende Wirkung hervor, daß man sich in dem größten englischen Garten zu befinden glaubt und auch wirklich einen Weg mehrere Male passieren kann, ohne es zu bemerken, weil er so viele verschiedene Ansichten und interessante Punkte enthält, die man erst allmählich entdeckt. Dabei findet durchaus keine Überladung statt. Überall herrscht reine nachgebildete Natur, die höchste Einfachheit des Geschmacks. In dem Ganzen weht der Geist eines sehr zarten richtigen Gefühls. Von zwei an verschiedenen Seiten gelegenen Gartenzimmern bietet das eine eine artige Sammlung von Naturalien jeder Art, einigen Kupferstichen, Gemälden usw., das andere
50] aber einen sehr geschmackvollen Sommeraufenthalt dar, der schon durch seine innere Einrichtung, noch mehr aber durch seine Ansicht des Äußeren gefällt. Die Aussicht aus dem Fenster desselben ist für mich der an-

[1]) An der Kirchstraße, jetzt Eigentum der Witwe Fritz Rolinck.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ziehendste Teil dieses interessanten Gartens gewesen. Über die mittleren reizenden Parthien desselben blickt man zwischen den gelichteten Bäumen hindurch über die Wiesen hinaus in den Wald des Bango und wie durch einen optischen Betrug in eine unendliche Ferne hinein. Die Überraschung ist unbeschreiblich. Ich glaubte in die unermeßliche Ewigkeit zu schauen. Ahnungs- und sehnsuchtsvolle Gefühle ergriffen mich! O, in diesem Zimmer, an diesem Fenster mußte der Gedanke an das Jenseits zum geselligen Vertrauten, zum erhebenden Gefährten werden. Hier muß man ein guter Mensch sein!

Von dem Schöpfer dieser Anlagen, dem Dr. med. Houth, einem etwa 35jährigen Manne [1]), bedarf ich diese Versicherung wohl nicht zu geben. Er wohnt in Steinfurt, wo er Eigenthümer einer Apotheke und in seiner Praxis als ein ebenso menschenfreundlicher wie geschickter Arzt bekannt ist. Die Einrichtung seiner Wohnung zeugt von demselben [51 gebildeten Geschmack, der in seinem Garten herrscht. Das Studium der schönen Künste ist seine Lieblingsbeschäftigung, und er hat es in den Kenntnissen derselben durch öftere Reisen, Beobachtungen, Studieren und Sammeln sehr weit gebracht.

Auch in seinem Hause besitzt er einige schöne Gemälde [2]) und eine artige Kupferstichsammlung. Das Innere desselben verbindet mit holländischer Reinlichkeit und Eleganz deutsche Auswahl. Bei dem Allen besitzt der Schöpfer dieser vielen seltenen Anlagen eine ebenso seltene Bescheidenheit; Lobsprüche könnten ihn ernstlich beleidigen. Die Zartheit des Gefühls, welche seine Schöpfung verräth, bewähren alle seine Worte und Handlungen. Mit ihm und dem für Kunst gleich enthusiastischen Hoffmann [3]) verlebte ich einen schönen unterrichtsvollen Abend.

Durch die Freundschaft dieser beiden geist- und herzvollen Männer, durch die Bekanntschaft der verehrungs- und liebenswürdigen Gräfin Henriette und ihrer gütigen Eltern, durch die Reize Steinfurts für Natur- [52 und Kunstgefühl wurden mir die hier verlebten Tage die schönsten meiner Reise. Und darf ich, nach all den Vorzügen dieses kleinen Ortes, die ich hier treu und wahr geschildert habe, nicht sagen: daß er

---

[1]) In dieser Schätzung irrt sich Gruner. Dr. med. Panagiota Friedrich Houth wurde nach Ausweis des Kirchenbuches zu Steinfurt geboren am 16. September 1755 als Sohn des Hofapothekers und Hofgerichtsassessors Dr. med. Johann Friedrich Houth und dessen Frau Aleide Margarete Beckhaus. Er war seit 1809 unter der bergischen und französischen Herrschaft Maire von Steinfurt und blieb nach der Vertreibung der Franzosen bis 1815 als Bürgermeister an der Spitze der Verwaltung seiner Vaterstadt. Sein Tod erfolgte erst am 6. November 1836. Vergl. über ihn auch Varnhagens Denkwürdigkeiten VII. S. 38 (siehe unten in der IX. Beilage).

[2]) Einige dieser Gemälde kamen durch Erbschaft in den Besitz des fürstlichen Domänenrats Meyer.

[3]) Siehe oben S. 73 Anm.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

unter den westphälischen Städten in der Krone geselliger Freuden der Königs-Diamant sey?

Dieses Urtheil erneuert und bestätigt sich, wenn man aus dem kleinen Steinfurt nach dem nur sechs Stunden entfernten großen und prächtigen Münster, der beinahe größten und schönsten Stadt des jetzigen Westphalens, kommt.

VI. Reise eines Bremers nach dem Bagno im August 1804.[1])

Bremen den 29ten August.

Das waren mir selige Tage!
O süßes Erinnern, noch trage
Zum Bagno mich einmal zurück!

So, geliebter Freund, wäre ich wol im Stande nun eine Parodie zu dichten. Wahrlich! ein schöner Tag schwindet mit der untergehenden Sonne nicht vorüber. Ich muß mein Bekenntniß aufrichtig hier ablegen, daß mein Herz in den trüben Tagen, wo ein feindliches Gewitter meiner Vaterstadt zu drohen schien,[2]) einer süßen Erquickung genoß, die ich vielleicht in keinem Winkel von Deutschland sonst gefunden haben würde. Wir kamen des Sonntags, obschon wir zu Osnabrück Extrapost genommen hatten, dennoch erst gegen sechs Uhr des Abends zu Burgsteinfurt an. Als wir uns daselbst gelabt, und unsre Damen aufs neue sich angekleidet und geputzt hatten, eilten wir, in Begleitung eines Wegweisers, nach dem ersehnten Lustwalde, dem Bagno. Gleich am Schloßthor der Stadt nahm uns eine doppelte Allee von Kastanien und Linden in ihre Kühlungen auf. „Empfangt mich, heilge Schatten!" rief die entzückte Friederike, und wir alle waren froher, als sonst.

Der erste Teil des Konzerts, meine Herrn und Damen, ist schon aus, sagte im Vorbeigehn ein Mann, der, nach dem Anzuge zu urtheilen, aus der gräflichen Dienerschaft war. Wir flogen also, ohne uns bei mancher Schönheit, die uns in die Augen sprang, zu verweilen, den Zaubereien der Töne, die uns von ferne schon entgegen strömten, grades Weges zu. — Welch ein Anblick! welch liebliches Gemisch! welch frohes Drängen von Menschen! Wir standen auf einer Brücke. Vor uns

---

[1]) Der Unbefangene. I. Jahrgang 1804. Stück XVI. S. 245—251. Burgsteinfurt, vom 19. Sept. 1804. „Meine Reise nach dem steinfurter Bagno." Der Briefschreiber gehörte wahrscheinlich zu der Familie des Bremer Bürgermeisters Iken. Vergl. Teil I. S. 41.

[2]) Ende Juli 1804 wurde Bremen wegen angeblicher Begünstigung der Engländer von den Franzosen blockiert. Vergl. die Beilagen zum Unbefangenen Nr. 10 S. 38 f. und Nr. 11 S. 44 sowie unten die VII. Beilage S. 85.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

schwebte und schaukelte ein schöner Zug von Lustschiffen; [1]) ein Kahn mit Musikanten, die in Zigeuner sich vermummt hatten, ruderte voran, und erfüllte die Gegend ringsumher mit fröhlichem Wiederhall. Zur linken öfnete dem Auge sich eine geräumige wohlgeebnete Pläne, auf welcher der Konzertsaal erbaut ist. Die Ufer des Kunstsee's waren mit Menschen bedeckt, die alle auf die Ankunft des schönen Schiffes, worin die gräfliche Familie und die fremden Herrschaften sich befanden, mit froher Neugier warteten. Der Graf, ein stattlicher, freundlicher Mann, den ich, nach meinem Urtheile, in ein Alter von acht bis neun und dreißig Jahren setze, trat zwischen der Doppelreihe seiner vergnügten Unterthanen und der Fremden einher. Er führte, hieß es, die Gräfin von Mehrfeld, [2]) und grüßte von beiden Seiten die Zuschauer freundlich. Die Gemahlin des Grafen, eine geborne Herzogin von Holstein-Glücksburg und Mutter vieler schönen Kinder, blickte mit herzlich huldvoller Miene und eben so grüßend, als ihr Gatte, auf die Umstehenden herab. Gern, mein Lieber, möchte ich Ihnen die ganze Kette von Schönheit und Putz, wie sie aus der Flotte allmälig sich entwickelte, noch beschreiben; allein unsere schelmischen Begleiterinnen haben alles verdorben. Als die gräfliche Tochter — sie soll Charlotte [3]) heißen — nun auch hervorschwebte, und mein trunknes Auge ganz auf dieser blühenden Gestalt ruhete, zupfte mich Friederike am Arm, und bat mich, mit ihr wegzugehen, indem sie vorgab, es länger nicht im Gedränge aushalten zu können. Ich ging. Was thut man nicht gerne für eine schöne Gesellschafterin?

Der Wegweiser führte uns in ein Haus, das ebenfalls im Bagno, nicht weit von der Wache, liegt. In der Zeit, als unsre Damen eine Erfrischung genossen, und vor dem Spiegel zwischen sich und andern Schönen eine Vergleichung anstellten, hatt' ich die Freude einen Mann zu sehen, dessen Sohn wir in Hamburg so oft bewundert haben. Rathen Sie mal, war es war? Herr Romberg aus Münster. [4]) Ich freute mich doppelt diesen Mann kennen zu lernen; einmal weil ich die Ehre hatte, den Virtuosen und Musikdirektor persönlich zu sehen; das andremal, um

---

[1]) 1793 waren 7 Schiffe vorhanden, die für je 2—9 Insassen (ohne die Ruderer) eingerichtet waren: Das kleine grüne, das blaue, das kleine blaue Schiff, das Jungfernschiff, die Gondel, das Musikantenschiff oder die Fähre und der Drache, der für die Herrschaften bestimmt war. 1805 lief ein neues großes Schiff vom Stapel. Zu einem türkischen Schiff hatte der Graf sich unter großen Schwierigkeiten durch einen als Türken verkleideten Vertrauensmann eine genaue Beschreibung und Abbildung eines der bateaux du Grand-Seigneur verschafft. 1805 hatten die Schiffe eine Besatzung von 15 Mann.

[2]) Clara Franziska von Merveldt, Äbtissin von Langenhorst, (vergl. die VII. Beilage S. 82. 86.) oder ihre Schwester Clara Luise.

[3]) Charlotte Caroline, geb. 5. Mai 1789, † 6. Januar 1874.

[4]) Vater des bekannten Komponisten Andreas Romberg (1767—1821), dessen „Glocke" im Bagno 1810 aufgeführt wurde.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dessen Urtheil über das steinfurter Konzert hören zu können. Das Gespräch war bald auf Musik geleitet. Diesem Zufall habe ichs zu verdanken, daß ich nun Ihnen, dem enthusiastischen Verehrer der Polyhymnia! vom dasigen Konzert etwas zu sagen im Stande bin.

Der Graf ist ein großer Beförderer der Tonkunst, und selbst Meister auf der sanfttönenden Flöte. Das musikalische Personale ist erlesen, und ziemlich vollkommen, und scheint von Jahr zu Jahr es noch mehr zu werden. [1]) Herr Simonetti, vormals in kurbonnischen, jetzt in dasigen gräflichen Diensten, [2]) ist noch immer ein vortreflicher Sänger, u. scheint, wenn man ihn nun hört, von der Höhe, auf der er vor zwölf Jahren stand, nicht gewichen zu seyn. Herr Giuliani ist ein Mann, der die Früchte seiner ehemaligen Blüthe genießt. [3]) Er soll bisweilen noch im Gebiet des Komischen auftreten; aber Kenner zweifeln daran, ob die Göttin Polyhymnia sich so tief herablasse! Der Freiherr von Saalhausen, der als Liebhaber auch sich zuweilen hören läßt, hat, zu vielem musikalischen Talent, ein überaus feines Gehör, und singt mit Geschmack. [4]) Die Gräfin Charlotte, die einzige weibliche Stimme, singt, wenn man sie nicht siehet, mit Empfindung, Gefühl und Zartheit, und wenn man sie siehet, wie ein himmlischer Genius. — So sehr, dacht' ich, läßt sich der männliche Geschmack von tausend Dingen bestechen, die wir selten ahnen!

Indessen war mein Verlangen zum Konzert nun recht hoch gestiegen — wir boten unsern Damen den Arm, und eilten weg. — Wir traten in den hellerleuchteten Saal. Meine Organe kamen mit einander in Streit; jeder wollte vor dem andern den Vorzug des Genusses haben, Aug und Ohr.

Sie kennen mich, daß in diesem Kampfe ich so gern meinem Auge den Vorzug einräume, was auch um so mehr zu entschuldigen ist, weil ich, bloß Dilettant, für Musik nur ein gesundes Ohr und Herz habe. An einem Ende des sehr großen Saales sitzet Ludwig, so heiss(e)t der gräfliche Verehrer Appollons, mit allen seinen Geweihten. In einer gewissen Entfernung bildet die gräfliche weibliche Familie, mit den vornehmen Frauen der Stadt und der Fremde um sich herum, einen Halbzirkel.

---

[1]) Das Orchester der Bagnokonzerte des Jahres 1805 bestand aus 7 Singstimmen, 3 Flöten, 11 Violinen, 3 Baßgeigen, 3 Contrabässen, 1 Serpant, 2 Althörnern, 4 Hörnern, 3 Klarinetten, 2 Oboen, 2 Trompeten, 1 Pauke, 3 Bläsern, 2 Orgelspielern, 1 Bassethorn und 2 Fagots. Außerdem gastierten damals nacheinander fünf fremde Musiker und Sänger. Die Besoldung der Kapelle erforderte etwa 6700 Fl. jährlich.

[2]) Lodovico Simonetti, seit 1803 in der gräflichen Kapelle angestellt, unterrichtete zugleich die Gräfinnen Charlotte und Sophie im Gesang. Gehalt 700 Fl.

[3]) Carlo Massimo Giuliani wurde 1784 auf Lebenszeit angestellt. Gehalt 450 Fl.

[4]) Der österreichische Hauptmann Baron von Sahlhausen war 1799—1806 Chef der damals schon seit 60 Jahren bestehenden Kaiserlichen Werbung in Steinfurt.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Hinter diesen nimmt jeder, weß Standes und Ranges er seyn mag, unentgeldlich freien Platz. Welch ein süßer, herzhebender Anblick! Umgeben von seinen Unterthanen sitzt hier der Landesherr, wie ein Vater von seinen Kindern, der durch die Freundlichkeit seiner Blicke so viel Liebe als Ehrfurcht einflößt; dem die Opfer des Herzens angenehmer sind, als die, welche der Zwang erpreßt!

Mir stieg, Minute zu Minute, mein Entzücken! Simonetti trat auf und Charlotte. Sie sangen ein Duett, und ich, lieber Freund, verstand da zum erstenmal, was Herder sagt: „Die Stimmen theilen sich; sie antworten oder begleiten einander; süße Eintracht, das Bild himmlischer Zusammenwirkung, Liebe und Freundschaft. Oder sie verfolgen einander, kämpfen, umschlingen, verwirren sich, und lösen einander zur süßesten Beruhigung auf; trefliche Darstellung des ganzen Gewebes unserer Empfindungen und Bemühungen auf dem Kampfplatz des Lebens. Wem Worte und Töne dies verbündet ausdrücken, der wird über sich, aus sich hinausgezogen; nicht etwa nur in einem Spiegel erblickt er, er empfindet, wenn man so kühn reden darf, die Ethik und Metaphysik seines Daseyns."

Ich verlor mich ganz in diesem süßen Traumgefühl, und siehe! Das Konzert war vollendet. — Ich ließ noch einmal meinen Augen die Freiheit mit sittsamer Neugier herumzustreifen, und entdeckte in dem Halbzirkel recht viele schöne Gesichter und Gestalten, die, wie unser Wegweiser mir sagte, in den, nicht weit von Steinfurt liegenden, Stiftern [1]) ihre Heimat haben sollten. — Ich schließe hiermit meinen Brief. Aber sie können einige Posten hinter einander noch auf viele hoffen, [2]) weil ich drei Tage mit meiner Gesellschaft mich allda aufgehalten, und also noch vieles zu erzählen und zu beschreiben habe. Leben Sie wohl! —

VII. Bernadotte im Bagno. September 1804.

Das Bagno hat unter dem Grafen Ludwig viele glänzende Feste gesehen. Über einige derselben liegen Aufzeichnungen von der Hand des Grafen vor, so über die Bürgerfeste (fêtes civiques), die der Graf am 27. August 1793 und am 3. Oktober 1802 der Steinfurter Bürgerschaft im Bagno gab. Besonders das Fest von 1793 ist interessant durch die Beobachtung, daß die Ideen der französischen Revolution auch in diesem stillen Winkel Deutschlands eine so starke Verbreitung gefunden hatten,

---

[1]) Borghorst, Metelen und Langenhorst, drei freiweltliche adelige Damenstifter.

[2]) Von diesen verheißenen Briefen ist nur der zweite im XXVII. Stück des Unbefangenen vom 5. Dezember 1804 S. 427—440 abgedruckt; da er aber nur eine Schilderung des Damenstifts Borghorst bietet, so muß auf seine Wiedergabe hier verzichtet werden.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

daß Graf Ludwig sich veranlaßt sah, im Konzertsaal eine gegen gewisse Steinfurter Jakobiner und Franzosenfreunde gerichtete temperamentvolle Rede an das Volk von Steinfurt zu halten. Im folgenden sind die Nachrichten über den Besuch Bernadottes im Bagno vom 29. September bis zum 1. Oktober 1804 zusammengestellt, weil diese Tage den Höhepunkt im Leben des Grafen Ludwig und in der Geschichte des Bagno bezeichnen.

Der erste Abschnitt ist dem „Unbefangenen", einer von F. H. E. Schnaar, Professor am Arnoldinum, zu Burgsteinfurt 1804—1811 herausgegebenen Zeitung, die zu den ältesten Westfalens gehört, entnommen. Der zweite Hauptteil ist von dem Grafen selbst in seinem Tagebuch nach seiner Gewohnheit unmittelbar nach den geschilderten Ereignissen sehr hastig in äußerst kleiner und oft kaum zu entziffernder Schrift aufgezeichnet worden, wodurch sich manche grammatische und orthographische Mängel erklären.

Der Besuch Bernadottes, des damaligen Befehlshabers der französischen Okkupationsarmee in Hannover, hing mit der auf Grund der Pariser Konvention vom 22. Mai 1804 erfolgten Übergabe der bisher an Kurhannover verpfändet gewesenen Grafschaft Bentheim an den Grafen Ludwig von Steinfurt zusammen. Der Graf wollte von Bernadotte außer der schon erreichten Neutralität für Bentheim die Befreiung seines Landes von Beiträgen zur Verpflegung der französischen Truppen erlangen, durch ihn einen Druck auf die der neuen Ordnung der Dinge widerstrebenden bentheimschen Landstände ausüben und die Unterstützung seiner Bemühungen zur Wiedergewinnung der 1803 durch den Reichsdeputationshauptschluß an den Rheingrafen (Salm-Horstmar) gefallenen Obergrafschaft Steinfurt erreichen.

I.

[Burgsteinfurt d. 29. Sptb.] Heute stattete der franz. Reichsmarschall Bernadotte am hiesigen Hofe einen Besuch ab. Er war begleitet von den Generalen Berthier und Barbou, und hatte ein sehr ansehnliches Gefolge nebst einer Bedeckung von 17 Gardehusaren bei sich. Des Sontags war Concert, Beleuchtung und Ball, wobei sehr viele fremde Herrschaften zugegen waren. Während der Promenade führte der Reichsmarschall Bernadotte unsere Fürstin. Die Comtessen, die Gräfin von Meerfeld und die Freifrau von Ohr wurden von den andern Stabsoffizieren geführt. Unser reg. Graf selbst hatte am Arm die Freyin von Schmising. Das Bagno wogte von Menschen. Bis zum 1sten Octbr. verweilte hier der franz. Generalstab, wo er gegen 7 Uhr des Morgens wieder abreisete. Er wurde so wol bei seiner Ankunft als bei seiner Abreise von Steinfurt mit dem Donner des groben Geschützes begrüßt und am Hofe hatte man sich alle Mühe gegeben, um diesem hohen Gaste und seinen ansehnlichen Begleitern den kurzen Aufenthalt möglichst angenehm zu machen. Am nämlichen Morgen, als dem Tage seiner Geburt, ist unser Landesherr auch verreiset. [1])

---

[1]) Der Unbefangene. I. Jahrgang 1804. Beilage 18. S. 70.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

II.

Samedi le 30e.[1]) Samedi au lieu que le Maréchal Bernadotte devoit ariver vers 7 heures comme le comissaire Cordillac[2]) me l'avoit anoncé, il ariva déjà à 5 heures Horloge du Bagno, c'est-à-dire un peu plus que 4 heures; cependant j'avois pris si bien mes mesures, que tout étoit prêt, quand nous entendîmes le premier coup de canon des deux que j'avois fait placer devant la porte de l'eau, les autres deux étoient à la garde du chateau et puis deux au Bagno, où je le reçu(s) avec son corps d'officiers à la maison de Degener;[3]) à la Galerie se trouva déjà ma fem(m)e, des dames de la ville, les Schmising et Winches de Borghorst,[4]) aussi Elverfeld et Deitmar, députés des Etats avec von Beste, juge de cour.[5]) Ce qui est mémorable, c'est que quand les Etats lui recommandèrent en ma présence le salut du Comté, il réplica de la façon la plus obligeante que ma recommandation seule étoit suffisante étant si bien accrédite chez l'Empereur qu'il n'avoit pas besoin de la sienne; aussi en lui faisant mes remerciements sur l'envoi des canons,[6]) il me disoit que seulement il avoit rempli la volonté de son souverain en m'envoyant ces canons. Aussi le second jour dumanche il dit aux députés des Etats susmentionnés qui le remercièrent de la neutralité accordée depuis le 1er Fructidor an XII (19. août 1804) que seulement ils devoient ce bonheur à moi et aux bontés que l'Empereur avoit pour moi, que l'ordre de son Souverain avoit été de casser tous les Etats de Bentheim, ce qu'il m'avoit proposé deux fois, étant pays conquis, où il pouvoit changer la forme du Gouvernement tel qu'il le juger[7]) à propos; mais que seulement ma bonté d'ame n'avoit pas voulu tolérer ce changement, de sorte que je l'avois refusé et qu'en conséquent leur reconnoissance

---

[1]) Irrig statt 29e.

[2]) Irrig statt Crouzet, commissaire des guerres bei der französischen Armee in Hannover.

[3]) Aufseher und Wirt im Bagno.

[4]) Die Borghorster Stiftsdamen Sophia von Korff genannt Schmising und von Wintgens.

[5]) Der Drost von Elverfeldt, Besitzer des Hauses Langen, der General-Landesempfänger Deitmar, Vertreter des Hauses Brandlecht, und der Hofrichter von Beesten als Deputierte der Stände der Grafschaft Bentheim.

[6]) Am 14. Fructidor des Jahres XII hatte der französische Divisionsgeneral der Artillerie Eblé auf Befehl des Marschalls Bernadotte dem Grafen zwei leichte Geschütze geschickt.

[7]) Lies jugeait.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

à cet égard devoit être éternelle envers moi; qu'aussi il les invitoit beaucoup de m'obéir en tout et de faire ma volonté, sans quoi leur existence seroit perdue etc. Ces expressions me paroissent trop memorables pour non seulement les noter ici mais aussi je fis dresser par Funck un circulaire allemand pour tous les Etats de Bentheim affin de porter cette déclaration à leur connoissance.[1])

Nous parlâmes et fîmes un petit tour à la fontaine en face de la gallerie, aussi à l'Ecurie, puis rentrâmes à la Galerie, jusque près de 8½ heures, où nous prîmes tout ensemble dans la Kioscke illuminée le diné (à la française). Je me plaçois en face du Maréchal Bernadotte, à côté de ma femme le général Barbou d'Osnabruck, de l'autre côté du Général la Schmising et puis le général Bertier d'Hanovre.[2]) Pour égayer le diné mes musiciens firent une musique d'harmonie. Le Maréchal dina assez bien, il aime les pommes de terre et les gros mais, mais point de gibier du tout; aussi fit-il grand cas de nos pêches et mangea quelques tranches d'ananas. Après le mangé, nous rentrâmes encore dans la Galerie et malgré qu'il étoit samedi, il y eut beaucoup de monde que j'avois surtout attiré par le feu d'artifice que j'avois fait attisé. Ensuite ver(s) onze heur(es) je le conduisis à sa demeure au Kioscke, qu'il trouva très bien. Aussi j'avois eu occasion de l'accoster au poêle que j'avois fait poser dans la galerie, aussi dans la dernière chambre, où ci-devant avoit demeuré la Schiffmann. Je lui disois d'avoir envoyer quelque homme affidé à Osnabruck, qui m'avoit porté la nouvelle que les Etats ne demandoient pas mieu(x) que de m'avoir pour souverain, que surtout j'avois fait sonder le grand doyen de Weichs qui m'avoit fait dire qu'il s'offriroit pour le payement de l'argent demandé et qui, dès qu'il recevraient l'ouverture à cet égard du gouvernement français, qu'alors ils entreroient aussitôt en négociation avec moi. Cette déclaration fit plaisir au Maréchal et il m'assura que dès qu'il se rendroit à Paris ou plus tôt encore, il écriroit à son beau-frère le Prince Joseph pour lui faire ouverture de tout cela, aussi peut-être un mot à l'impératrice, qu'aussi il étoit de la politique de son Gouvernement d'avoir entre l'Hollande et l'Hanovre une puissance moins grande et inter-

---

[1]) Dieses Protokoll des Regierungsrats Funck ist noch erhalten.

[2]) Brigadegeneral Leopold Berthier, Generalstabschef Bernadottes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

médiaire,[1]) qu'enfin il espéroit que cela s'arrangeroit à ma satisfaction, qu'il feroit de son mieux. Cette déclaration obligeante fut, pour ainsi dire, le bon soir.

Dumanche le 30e. Malgré que je m'étois habiller de bonheur, l'on m'assura toujours que le Maréchal étoit au lit, de sorte qu'à onze heures je rentrois. Le nègre, son manier de favorit,[2]) m'ayant annoncé, je trouvois visiblement que ma visite lui fit plaisir. Barbou et Bertier, généraux, furent à côté de son lit et puis son aide de camp favorisé Maison, lui lire[3]) les dépêches. Aussi il avoit une de Bremen, où ces messieurs lui offroient d'envoyer une députation pour tout régler; sur quoi il me disoit qu'ils avoient mal connu leurs intérêts ayant donné des présents à Berlin, Vienne et Petersbourg plus que fait l'emprunt sans effectuer la moindre chose; qu'au reste il leur avoit offert toute sûreté et le remboursement dans quelques mois en leur faisant avoir la perception des revenues ou le montant des coupes de bois qu'il effectuerait. Ayant parlé longtemps et sur bien des objets, je me retirois pour donner an Maréchal le temps de se lever et s'habiller. Puis il y eut encore d'autres depêches en égard de la guerre avec la Russie, et tout cela fit trâine(r) le déjeuner à la fourchette, qui avoit tout l'air d'un bon dîné, jusqu'à 1 heure, où je fis assister toute la société acoutumée à table. Il manga beaucoup, et placé encore vis à vis je fis mon possible de le bien servir. Après le manger je fus avec lui et ses officiers par tout le Bagno, même sur la Tour d'Egypte, au Cabinet de l'isle des Pêcheurs. Enfin nous rentrâmes jusque près de 4 heures, et j'étois tout en sueur à force de courir. Puis je dus me faire coiffer à neuf et je m'habillois en habit brodé de Paris avec l'épée et chapeau à 3 cornes. Il me fit compliment en rentrant à la Galerie sur ma belle toilette, sur quoi je lui dis que je savois bien qu'il étoit au dessus de tout cela, mais que par là je voulus faire voir au Public la grande déference que j'avois pour lui. Ce compliment paru(t) lui plaire. Le concert commence et après 4 pièces nous fîmes

---

[1]) Vergl. über diese Politik, die Frankreichs Grenzen und Interessensphäre durch die Herstellung kleiner Pufferstaaten sichern wollte, Charles Schmidt, Le Grand-Duché de Berg. Paris 1905. S. 3 f.

[2]) manieur de favori Faktotum.

[3]) Lies lurent.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

notre promenade acoutumée, quoique deux heures plustot, avec le plus beau temps du monde et une affluence du peuple tres considérable et presque incompréhensible pour la saison. Près de la grande fontaine, à l'instigation de quelques jeunes dames, il me demanda qu'ensuite l'on joueroit quelques walses ce que je dus lui promettre aussi malgré qu'il ne danse pas du tout. Après la promenade finie, qui paroissoit lui plaire, le concert recommença, et le second acte finit bientôt, (car il ne paroît pas faire cas de la musique). Puis j'avois fait illuminer des guirlandes entre les lanternes devant la galerie, ce qui fait bon effet et n'a pas l'air d'illumination, et l'on lança beaucoup de fascées ce qui venant entre le peuplic (!) les fit crier beaucoup et donna un ton d'hilarite inconcevable. Puis au diné ou plustot soupé 9 heures, qui fut au delà de 60 couverts, très splendide, l'abbesse Merfeld [1]) étoit aussi arivée, je me plaçois encore vis à vis de lui pour le servir au mieux, dont il s'aperçut bien; nous restâmes assez longtemps à table, et ensuite rentrâmes à la Galerie pour faire danser ce qui s'exécuta bien vite. Mais comme le maréchal (n')y prit ancune part, je profitois de ce moment pour le conduire chez lui, le parler sur le haut comté de Steinfort, aussi lui faire lire ma convention avec Noël, dont il juga au mieux que celui-là m'avoit dupé. [2]) Mais après lui avoir dit que le Gouvernement français m'avoit indiquer pour traiter avec Noël, que je n'avois jamais vu avant, et enfin comme toute cette affaire étoit engrenée, il me promit d'écrire là-dessus au ministre Talleyrand pour l'engager de finir cette affaire à mon avantage. Ensuite nous rentrâmes à la Galerie et il fit ses adieux aux dames, sur quoi je fis cesser à leur regret aussitôt la danse. Il me confia aussi que ma femme craignoit la guerre avec la Russie, mais que je devois lui dire que précisément cela accéléroit le moment de ma grandeur, car je méritois d'avoir des possessions plus éminentes, qu'il voyoit, comme je traitois mon peuple et comme il m'aimoit, qu'enfin le gouvernement me devoit une élévation m'ayant entièrement jetté dans ses bras, qu'il devoit écraser ses ennemis et protéger et

---

[1]) Gräfin Clara Franziska von Merveldt, Äbtissin von Langenhorst.

[2]) Nach dieser am 18. Mai 1804 in Paris mit Noël, dem Vertreter des Rheingrafen, abgeschlossenen Konvention sollten die zwischen den Grafschaften Bentheim und Steinfurt liegenden rheingräflichen Gebiete (Wettringen, Rotenberg, Bilk und Haddorf) für 75000 Reichstaler an den Grafen Ludwig abgetreten werden. Aber die Sache zerschlug sich.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

agrandir les personnes comme moi. Enfin sa manière de parler à mon égard fut des plus favorables et obligeantes, pourvu que le tout soit seulement bien sincère.

Lundi le 1er octobre. Fait éveiller déjà à 4 heures, mais le maréchal traîna avec son départ jusqu'il faisoit déjà grand jour. Nous fûmes tous le voir encore, moi des premiers, même ma femme, et il prit le caffé au lait. Il répéta encore les offres obligeantes et démonstrations de la veille; aussi il me promit de m'envoyer les archives d'Hanovre jusqu'à Steinfort, sur quoi je le priois de me les envoyer seulement à Osnabruck, d'où je les ferais chercher. Et je dis la même chose au général Barbou de me faire avertir aussitôt, quand ils seroi(en)t arivé là pour les faire prendre.[1]) A son aide-de-camp Maison (que le comissaire Crouzet m'avoit tant recommander la veille, disant que le Maréchal en faisoit si grand cas, mir deutlich zu verstehen gebend, ihm ein praesent zu machen) je priois de faire partir la lettre pour Talleyrand, ce qu'il me promit disant même qu'il m'en enverroit la copie. Crouzet m'avoit aussi dit la veille que comme la guerre avec la Russie etoit déclarée, je pouvais gagner 400 mille francs pour le comté de Bentheim par la neutralité que le Maréchal m'avoit accordé, welches er sehr fühlbar machte.[2])

En partant le Maréchal trouva encore le Bagno si beau, aussi le jour naissant lui donnoit un grand lustre et avec la salutation des canons ici, en ville et devant, il partit à ce qu'il m'a paru enchanté de mes procédés. Pour rendre cela complet, je payois les 22 chev(aux) de paisans pour le mener à Rheine, aussi toute la dépense de ses hussards et guides dans les auberges, de manière qu'il a déchiré les bons dressés à cet égard avec contentement, comme a dit Crouzet à Mr. Bohy.[3])

---

[1]) Am 16. Brumaire an XIII (7. Nov. 1804) benachrichtigte Oberst Gérard, der Adjutant Bernadottes, den Grafen von der Absendung aller auf die Grafschaft Bentheim bezüglichen Akten und Register aus dem Archiv zu Hannover. Am 16. November abends kamen diese Archivalien auf einem sechsspännigen Wagen unter militärischer Bedeckung in Steinfurt an.

[2]) Dies ist so zu verstehen, daß der Grafschaft Bentheim diese Summe an Verpflegungsgeldern für durchmarschierende französische Truppen infolge der Neutralität erspart werden würde.

[3]) Gräflicher Kanzleirat. — Der Graf schickte außerdem am 23. Oktober dem Marschall zwei edle holländische Harttraber als Geschenk nach Hannover.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

VIII. Berghaus: Steinfurt und das Bagno im Jahre 1805. [1])

Burgsteinfurt, auf der Nordseite von Münster belegen, war mit Overhagen's Schimmelgespann in sieben bis acht Stunden Zeit zu erreichen. Fuhr man mit Sonnenaufgang — es war im hohen Sommer — aus, so konnte man um Mittag in Burgsteinfurt sein. Der Nachmittag, die beiden folgenden Tage und der Vormittag des vierten Tages waren zum Aufenthalt in dem damaligen — Elysium des Münsterlandes bestimmt, der Nachmittag eben dieses Tages aber zur Rückreise nach Münster . . .

Der Weg von Münster nach Burgsteinfurt führte damals längs des Canals bis ungefähr gegenüber dem Städtchen, dann bog man links oder gegen Westen ab. Ungefähr auf halbem Wege wurde an der Steinernen Schleuse des Canals eine halbe Stunde lang Rast gemacht, um Menschen und Thiere zu — erquicken. Der Schleusenwärter hielt ein Wirthshaus, das nach damaligen Begriffen zu den am besten eingerichteten auf dem platten Lande gehörte. Es war da viel Verkehr. Der Canal diente nicht blos zum Transport von Frachtgütern, sondern wurde auch als Postweg für Reisende benutzt, die an der Steinernen Schleuse Station machten . . . Eben der guten Wirthschaft wegen war die Steinerne Schleuse das Ziel häufiger Lustreisen von Münster aus, die in Einem Tage hin und her gemacht wurden. Eine Veranlassung dazu war auch der gute Weg, damals der allerbeste im ganzen Münsterlande weit und breit; denn er diente hauptsächlich als Treidelweg für die mit Pferdekraft gezogenen Canalfahrzeuge und wurde deshalb von der Canalverwaltung stets in gutem Stande gehalten. Der Canal ist durch eine Gegend geleitet worden, die zum größten Theil, und besonders bei der Steinernen Schleuse und von da abwärts über Clemenshafen bis zum Ende des Canals, damals zu der allerödesten des ganzen Landes gehörte . . Verließ man den Canal, so hatte man noch anderthalb bis zwei Stunden bis Burgsteinfurt zu fahren, und man kam bald aus dem Heidefeld in

---

[1]) „Wallfahrt durch's Leben vom Baseler Frieden bis zur Gegenwart. Von einem Sechsundsechsziger." 9 Bände. Leipzig 1862. Hermann Costenoble. Band I. S. 200—225. Der ungenannte Verfasser dieser Lebenserinnerungen war der bedeutende Kartograph und geographische Schriftsteller Heinrich Karl Berghaus (1797—1884). Seine Schilderungen von Land und Leuten sind immer lebendig, anschaulich und interessant, wenn auch im einzelnen manches anfechtbar und nicht ganz zuverlässig erscheint. Geboren zu Cleve als Sohn eines preußischen Beamten, der 1803 nach dem damals preußisch gewordenen Münster versetzt wurde, hat Berghaus von Münster aus zuerst 1805 als Knabe und in den Jahren 1811—1813 als Ingénieur-géographe im Corps impérial des ponts et chaussées des Lippedepartements Steinfurt wiederholt besucht. Als seine Schwester Friederike im Sommer 1805 sich mit August H., Kontroleur der Königlich preußischen Salarienkasse zu Münster, verheiratete und ihre Hochzeitsreise nach dem Steinfurter Bagno machte, erlaubte sie ihren jüngeren Brüdern Fritz und Karl, sie dorthin zu begleiten, und diesem Umstande verdanken wir die hier wiedergegebene Reiseschilderung.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

die Region der Wallhecken, also in's angebaute Land der Bauerschaften, wo aber der Weg, eng, eingeschlossen und gekrümmt, daß man nicht dreißig Schritt vor sich sehen konnte, wohin er führen werde, in einem Zustande der Verwilderung war, daß der festgebauteste Wagen Gefahr lief, seine Deichsel und alle seine Räder zu verlieren, während die Insassen hin- und her- und aufeinander geschleudert wurden und von Glück sprechen mußten, wenn sie mit Beulen an der Stirn oder am Hinterkopfe davon kamen. Was die armen Pferde dabei zu leiden hatten, ist erdenklich; die Beschaffenheit der münsterschen Landstraßen war, wie mit Absicht, auf — Thierquälerei berechnet! Das war eins von den Ergebnissen der geistlichen Regierung in Münster . . .

Gleichsam eine Oase innerhalb des Münsterlandes bildete die Grafschaft Steinfurt . . . Steinfurt war eine Oasis in mehr als einem Bezuge: landschaftlich, weil das Ländchen seinen Umgebungen gegenüber als ein großer, vortrefflich angebauter Garten erschien; politisch, weil hier ein selbständiger Autokrat herrschte, der sich wo möglich eben so viel dünkte, als sein ihn umzingelnder Nachbar, der Fürstbischof von Münster; kirchlich, weil die allermeisten Bewohner der Grafschaft mit der Landesherrschaft der reformirten Kirche angehörten.

Die Grafschaft Steinfurt war in früheren Jahrhunderten von weit größerm Umfange gewesen, als sie es gegenwärtig war . . . Jetzt bestand die Grafschaft Steinfurt nur aus der Burg, dem Städtchen und der Bauerschaft dieses Namens, eine fast kreisförmige Fläche von kaum einer Meile im Gevierten bildend . . .

Burgsteinfurt war in ganz Westfalenland bekannt und berühmt wegen seines Schloßgartens, den der reichsgräfliche Besitzer seltsamer Weise Bagno nannte. Aber statt eines engen, verschlossenen Gefangenenraums, den der Name bedeutet, und statt der Ideen der Unfreiheit, des Beschränkt- und Verschlossenseins, und des Trübsals und der Leiden, die sich daran knüpfen, walteten in dem offenen Raume des Burgsteinfurter Bagno Freiheit und Freude, Frohsinn und Lust, und Ergötzlichkeit, Vergnügen und Erholung auf jedem Schritt, den man in diesem stundenlangen Lustgarten machte, der sich, unmittelbar an die wasserumgürtete, im Aeußern mittelalterliche Burg anschließend, bis an die südliche Gränze der Grafschaft erstreckte, wo er dicht vor dem großen, marktfleckenartigen Dorfe Borghorst und den Gebäuden des daselbst befindlichen Versorgungsstifts adeliger Jungfrauen sein Ende erreichte. Dieser Park war ein wilder Wald gewesen, vorzüglich mit Eichen bestanden, in die Buchen und Ahorn eingesprengt waren, und längs des Aaflüßchen, das ihn in einer Wiesen-Niederung ohne feste Ufer der Länge nach durchfloß, mit verschiedenen Salixarten und mit Erlengebüsch bewachsen. Schon der Vater

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

des im Jahre 1805 regierenden Grafen hatte den Anfang gemacht, diese Nutzwaldung in einen Lustwald zu verwandeln, der nur dem Vergnügen gewidmet sein sollte, der Sohn aber seit Antritt seiner Regierung ungeheure Kräfte und Kosten aufgewendet, den Entwurf des Vaters zum vollsten Ende zu bringen . . .[1])

Das Bagno von Burgsteinfurt war eine großartige Anlage, das verkannte Niemand; allein es gab auch Leute, die den Kopf schüttelten über all' die architektonischen Kleinigkeiten und Spielereien, die in dem Garten zusammengedrängt waren und die den Geschmack aller Zeiten verletzten, wie viel mehr den geläuterten Geschmack, der in der Uebergangsepoche des 18. und 19. Jahrhunders auch in Deutschland für die Landschaftsgärtnerei und ihre Ausschmückung zum Durchbruch gekommen war. Es gab hier große Seeflächen, wozu das Bette durch Menschenhand ausgegraben war, und deren, vom Aaflüßchen getränkter, Wasserspiegel im Schatten der mächtigen Eichen und Buchen in den umgürtenden Waldstrecken einen wohlthuenden Eindruck machten. Künstliche Wasserfälle im Waldesdickicht erhöhten diesen Eindruck, und mächtige Springbrunnen, die durch ein Kunstrad von ungeheuerlichem Durchmesser in Bewegung gesetzt und getrieben wurden, ergötzten auf wunderbar schönen Rasenteppichen vor dem Schlosse und in seiner Nähe durch die Farben des Regenbogens, die sie in ihrem mehr als hundert Fuß hoch gehobenen Wasserstrahl im Sonnenschein erzeugten, das Auge, und kitzelten das Ohr durch ihr Plätschern und Gemurmel. Das Alles war sehr schön, aber entstellt wurde es durch eine Unzahl von Tempeln, Moscheen, Kiosken, Grotten u. d. m., nicht blos durch ihre architektonische Form, auch durch die geschmackwidrige Stellung, die der hochreichsgräfliche Künstler seinen vermeintlichen Kunstwerken angewiesen hatte. In einer Bucht des großen Bagno-Sees lagen reichgeschmückte Prunkschiffe, auf denen er mit seiner Familie und den bei ihm weilenden hohen Gästen Spazierfahrten unternahm, stets in Begleitung einer zahlreichen Bande von Musikanten, die einen Bestandtheil seines Hofstaats ausmachte. Die tollste seiner Ideen, die er im Bagno zur Ausführung gebracht, war aber ein Riesenschachbrett im Freien, wo die Spieler zwei einander gegenüberstehende Bühnen bestiegen, und von da aus reich und phantastisch gallonirten Dienern, welche Kammerherren vorstellten, zuriefen, die Figuren, die über Menschengröße hatten, auf die Felder zu rücken. Im Bagno gab es außer Gesellschafts-, Speise- und Tanzsälen ein Theatergebäude, auf dessen Bühne eine der in Westfalen

---

[1]) Hier folgen einige angeblich in Münster verbreitete und geglaubte Verunglimpfungen der Person des Grafen Ludwig, die Berghaus sich gewiß erspart haben würde, wenn er als Erwachsener den Grafen persönlich kennen gelernt hätte.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

umherwandernden Schauspieler-Gesellschaften, vom Grafen dazu angeworben, von Zeit zu Zeit Vorstellungen gab [1]); so wie einen großen Concertsaal, worin die Hofkapelle, zu der auch reich besoldete italiänische Sänger und Sängerinnen gehörten, die großen Tondichtungen der Italiäner und Deutschen mit seltener Meisterschaft zur Aufführung brachte. In diesen Concerten wirkte der musikalisch gebildete Graf, der die Flöte als Virtuos blies, dann und wann mit. Lustig aber war es mit anzusehen, wenn bei einer solchen Gelegenheit dem Grafen das Instrument auf einem weißseidenen, goldbefranzten Kissen von einem Bedienten im Lakaien-Costüm Ludwigs XIV. mit einer Kniebeugung überreicht wurde.

Die musikalischen Aufführungen, die sich im Sommer an jedem Sonntage wiederholten, waren wegen des Kunstgenusses, den sie gewährten, neben den landschaftlichen Schönheiten des Parks, der Hauptanziehungspunkt von Fremden aus der Nähe und Ferne, welche des Städtchens Burgsteinfurt Bevölkerung Sonntags fast zu verdoppeln pflegten. Denn die Hochgräfliche Erlaucht ließ sich mit hoher Gnade herab, den Fremden, wie auch seinen Unterthanen und der zahlreichen Schaar seiner Beamten- und Dienerschaft, den Zutritt zu diesen Concerten zu gestatten, hauptsächlich den ersteren einen augenscheinlichen und ohrenhörenden Beweis von der ihm beiwohnenden Würde und Macht zu geben. Diese wurde auch noch durch ein sogenanntes Kunsthaus vertreten, in dem eine Gemälde-Gallerie und ein Museum von Bildwerken, Alterthümern, Münzen, auch eine Büchersammlung aufgestellt war.

Alles das war an sich schön und gut, aber es nahm durch die Art und Weise, wie es zur Schau gestellt wurde, den Charakter des Lächerlichen an, der sich durch die reichsgräfliche Leibwache erhöhte, welche, unter dem Befehl eines Hauptmanns und eines Lieutenants, funfzig Mann stark den Dienst im Schlosse versah: große, stattliche Leute in rother Montur mit gewaltigen Bären-Hauben auf dem gravitätisch getragenen Haupte, in weißen Beinkleidern, mit schwarzen Gamaschen bis über's Knie. Noch lächerlicher war es, wenn der Graf in sehr edler Absicht befähigte junge Leute von Talent studiren ließ und zu ihrer Ausbildung auf Reisen schickte, dann aber davon sprach, es geschehe zum Besten des Vaterlandes, unter welcher Bezeichnung er seine — Hufe Landes verstand. Ja, er ging mit dem Gedanken um, ein Gesetz zu erlassen, daß Niemand im Vaterlande ein Amt erhalten solle, der nicht seine Vorstudien auf dem vom Grafen Arnold 1591 gestifteten Gymnasium illustre Arnoldinum zu Burgsteinfurt gemacht habe, [2]) das allerdings unter seiner Für-

[1]) Darüber ist aus den Akten nichts bekannt.

[2]) Von Seite 211 bis hierher hat Berghaus die Schilderung des ihm persönlich unsympathischen Varnhagen (siehe Beilage IX) ausgiebig, aber zum Teil karikierend benutzt.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sorge einen großen Ruf unter den lateinischen Schulen des protestantischen Westfalens erworben hatte.[1]) Es wirkten daran sechs Professoren und eben so viel Präceptoren.

So bot die Grafschaft Steinfurt und ihr Hauptstädtchen sehr viel der ernsten Betrachtung neben sehr Vielem, was scherzhafter und scharfer Beurtheilung unterworfen werden konnte.

Friederikens und August's Trauung fand an einem Freitage statt, um den folgenden Samstag zur Reise nach Burgsteinfurt zu benutzen, damit das Hochreichsgräfliche Concert vom Sonntage ja nicht versäumt werde.

Groß war die Ueberraschung der Gesellschaft, als sie in dem Städtchen ihren Einzug hielt. Eine gerade, regelmäßige und ziemlich breite Straße nahm sie auf, mit Häusern besetzt, deren Bauart sehr nahe an die holländische streifte, hübsch aufgeputzt in den rothen Ziegelsteinen mit den weißen Streifen des Kalkmörtels, der die einzelnen Lagen im wagerechten wie senkrechten Sinn verkittet, die Straße selbst mit sehr gutem Pflaster und mit Bäumen bepflanzt und von einer Reinhaltung, wie sie nur in Holland gehegt und gepflegt wird. Auch das Innere des Gasthauses, das die Hochzeitsreisenden und ihren Brüderanhang aufnahm, so wie die Einrichtung desselben und die hier eingeführte Bewirthung erinnerten Friederike und ihren Eheherrn an die Gasthäuser in den kleineren Städten Hollands, was nicht wenig beitrug, den Genuß, den sie sich von dieser Hochzeitsreise versprachen, zu erhöhen. Und noch mehr geschah dies durch die Sprache, die in diesem Hause ein Mittelding war zwischen Hochdeutsch und dem gebildeten Niederdeutsch der holländischen Sprache und sich von den harten, rauhen Klängen entfernte, die ein Unterscheidungsmerkmal sind der im Münsterlande gesprochenen plattdeutschen Mundart.

Der Nachmittag nach der Ankunft in Burgsteinfurt wurde zum Ausruhen bestimmt von den Strapatzen, welche die Reisenden auf dem Wege vom Canale her hatten erdulden müssen. Dieses Hin- und Herwerfen des Wagens in dem Engwege, der mit einer Fahrbahn weniger Aehnlichkeit, als mit einem trocken gelegten Flußbette voll Erhöhungen und Vertiefungen hatte, war für die Reisenden eine Höllenmarter gewesen, daher sie es vorgezogen hatten, die Strecke größtenteils zu Fuß zurückzulegen.

Die in der Familie geltende Sitte, jeden Sonntag wenigstens ein Mal am Gottesdienste Theil zu nehmen, wurde auch hier in Burgsteinfurt durch Besuch der Vormittags-Predigt in der reformirten Kirche nach löblicher Weise befolgt . . . Nach Beendigung des Gottesdienstes besah man

[1]) Diese Bemerkung des Verfassers über den angeblichen damaligen Flor des Arnoldinums verrät eine auffällige Unkenntnis der wirklichen Verhältnisse.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sich das Städtchen, das in allen übrigen Straßen und Gassen, durch die der Weg führte, dasselbe hübsche, freundliche Ansehen hatte, wie in der Hauptstraße. Dicht an der Stadt, unweit der großen Kirche, war eine Johanniter-Commende oder ein Hospitalhaus. Auch die Außenseite des schön gelegenen, von den sanft gekräuselten Wellen einer Bucht des Bagnosees (!) umspülten gräflichen Residenzschlosses war der Gegenstand einer nähern Betrachtung, die auch die am nächsten gelegenen Theile des Bagnos umfaßte. Der spätere Nachmittag wurde dem Besuch der vom Grafen veranstalteten musikalischen Aufführung gewidmet, in welcher dieses Mal auch der erlauchte Concertgeber ein Flötenconcert unter Orchesterbegleitung vortrug, welches, wie man abends hörte, allgemeinen Anklang und Beifall gefunden hatte, den im Saale selbst laut auszudrücken die Ehrerbietung vor dem erhabenen Flötenbläser, mindestens das Gefühl der Schicklichkeit streng untersagte. Es waren an diesem Tage viele Fremde aus den benachbarten kleinen Städten und Edelsitzen des Münsterlandes und der Grafschaft Bentheim in Burgsteinfurt, auch aus Münster mehrere Familien, und selbst das entferntere Osnabrück hatte mit einigen jungen Paaren, die auch die Hochzeitsreise machten, seinen Antheil zu diesem Fremdenzufluß gestellt, der mit der Hof- und Regierungsdienerschaft des Grafen und mit den Honoratioren der Residenz den geräumigen Saal überfüllte. Abends hatte der Graf eine allgemeine Beleuchtung des Gartens, verbunden mit einem artigen Feuerwerk, veranstaltet, in dessen Licht- und Feuerstrahlen die Wasserkünste auf dem dunkeln Hintergrunde des Walddickichts ein wahrhaft feenhaftes Schauspiel darboten. Am Tage, der diesem genußreichen Abend folgte, wurde im Bagno seiner ganzen Ausdehnung nach die Kreuz und die Quer gelustwandelt und alle Merkwürdigkeiten desselben besichtigt und gemustert, und zuletzt der hohe Thurm bestiegen, der mit dem, zum Treiben der Wasserkünste bestimmten Kunstrade verbunden war. Ein weites Panorama breitete sich da oben vor dem Umschauenden aus von einem Gesichtskreise begränzt, der fast nach allen Himmelsgegenden von Höhen und Bergen verschlossen war: mittagwärts die Hügelkette von Altenberge und die von Horstmar und Schöppingen, die sich bis zur Abendseite hinzog; gegen Mitternacht die Bentheimer Berginsel mit ihrem Schloß auf dem Scheitel; rechts davon folgte eine Lücke, in der die Ems ihren Lauf nahm, und deren Horizont am Himmelsgewölbe zu verschwimmen schien; gegen den Aufgang aber ruhte der Blick auf der schönen Bergkette, die den westlichsten Theil des Osnings ausmacht, und von ihrem Aufsteigen aus den platten Ericafeldern bei Bevergern und Gravenhorst bis zum hohen Dörenberg bei Iburg verfolgt werden konnte. Diese Rundsicht war ein Hochgenuß für den jugendlichen Wallfahrer: sah er doch hier das Ziel der sehnsüchtigsten Wünsche, die in

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

seinem Herzen so oft aufgestiegen waren, wenn er auf den Basteitrümmern des Höxter- oder Mauritzthors jene Bergkette des Osnings betrachtet hatte, in größerer Nähe vor sich liegen, als von Münster aus. Eben seiner umfassenden Aussicht wegen hatte dieser Thurm des Bagno von Burgsteinfurt dem preußischen General Lecoq bei dessen trigonometrischen Vermessung von Westfalen, diesen Namen nach seinem geographischen Umfange im Sinne der ältern Zeit genommen, als Dreieckspunkt gedient, [1]) was dem Wallfahrer aber erst in späteren Jahren durch Zach's monatlichen Briefwechsel zur Beförderung der Erd- und Himmelskunde bekannt geworden ist.

Die Hochzeitsreise nach Burgsteinfurt hatte einen jeden der Theilnehmer in hohem Grade befriedigt, und noch lange nachher diente sie im Familienkreise des elterlichen Hauses zum Gegenstand angenehmster Erinnerung und lebhafter Unterhaltung.

Sechs Jahre waren verflossen, als der Wallfahrer im Septembermonate des Kometenjahres 1811 Burgsteinfurt zum ersten Male wiedersah.

Welcher Umsturz der Dinge und welche Umwandlung der politischen Zustände war in dieser Zeitspanne vorgegangen?

Mit dem Untergang des Deutschen Reichs im Juli 1806 war die freie Reichsgrafschaft Steinfurt aus der Reihe selbständiger Gemeinwesen gestrichen . . . Der Graf begab sich nach Paris, um dort seine Rechte geltend zu machen . . .

Seine Familie führte unter diesen gedrückten Verhältnissen auf dem Schlosse zu Burgsteinfurt ein einsames, beschauliches, ja verkümmerndes Stillleben. Von dem Hofhalt von 1805 und seinem damaligen Glanze war nichts mehr zu sehen: die gräfliche Familie hatte sich auf ein Minimum des dienenden Personals beschränkt. Sie sah keine der vornehmen Gäste mehr bei sich, die sonst durch Prachtfeste erfreut und belustigt worden waren, und die, wenn sie sich bei dem reichsgräflichen Wirthe verabschiedet hatten, ihn wegen seiner absonderlichen und abnormen Ergötzlichkeiten auch wol zu verspotten und zu verlachen pflegten. Nur die nächsten Verwandten der Familie und die vertrautesten ihrer Freunde und Bekannten ließen sich dann und wann auf dem Schlosse sehen, von dessen Räumen Frohsinn und Wohlleben für immer Abschied genommen zu haben schienen. Der Schloßgarten des Bagno lag verödet und verwilderte von Tag zu Tag, die Bauwerke darin verfielen, nichts geschah für ihre Erhaltung, und der hohe Thurm war seinem Einsturz nahe. Nicht mehr durchschnitt die Flottille der Prunkschiffe den schönen Wasserspiegel des

---

[1]) Im Jahre 1799. Protoc. civitatis Steinfurtensis.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Bagnosees, dessen Ufer Schilf und Röhricht überwucherten.[1]) Burgsteinfurt bot 1811 in der That ein sehr trauriges Bild von der Vergänglichkeit menschlicher Herrlichkeit; die dort weilende Familie des Grafen Bentheim-Steinfurt durfte aber den Satz, daß das Schicksal, sei es gut oder böse, sei es flatterhaft oder beständig, nichts auf die Seele des weisen Menschen vermöge, mit dem vollsten Recht für sich in Anspruch nehmen.

Das Städtchen Burgsteinfurt war nunmehro der Hauptort eines Arrondissements im Departement der Lippe des Französischen Kaiserreichs. Es war der Sitz eines Unterpräfecten und eines Arrondissements-Raths, so wie eines Tribunals erster Instanz und eines Maire und eines Friedensrichters für Ortsverwaltung und Rechtspflege. Allein diese Behörden und das dazu gehörige Beamtenpersonal konnte dem Gewerbstande der kleinen Stadt das nicht ersetzen, was ihm die Hofhaltung des Grafen gewährt hatte. Zwar herrschte noch immer die alte holländische Reinlichkeit, allein an die Stelle der Behaglichkeit, die sonst aus allen Gesichtern hervorgeleuchtet hatte, war Trübsinn getreten, der in Sorglosigkeit, ja in Stumpfsinn auszuarten drohte.

Das war Burgsteinfurt im Jahre 1811! Dasselbe Bild zeigte die Stadt im darauf folgenden Jahre, als der Wallfahrer sie in amtlichen Verrichtungen von Lahr aus besuchte. Zuletzt war er in Burgsteinfurt etwa 8 Tage nach dem 18. October 1813! Seit der Zeit hat er es nicht wieder gesehen!

IX. Varnhagen: Steinfurt und das Bagno im Jahre 1810.[2])

Varnhagen war 1809 als Freiwilliger in das österreichische Heer getreten und hatte unter dem damaligen Obersten, späteren Feldmarschall-Leutnant, Grafen Wilhelm von Bentheim (1782—1839), dem zweiten Sohne des Grafen Ludwig, bei Aspern und Wagram gefochten. Nachdem er von einer schweren, in der Schlacht bei Wagram erhaltenen Wunde wiederhergestellt worden war, wurde er Adjutant seines Obersten und von diesem im April 1810 als Vertrauter und Bevollmächtigter in einer privaten Angelegenheit an seinen Bruder, den Erbgrafen Alexis, nach Steinfurt gesandt. (Denkwürdigkeiten VII. S. 27, 38f.) Er reiste über Halle, Kassel und Münster und spürte überall die demoralisierenden Wirkungen der französischen Fremdherrschaft.

„Aller Spannung aber zwischen Fremden und Deutschen fühlt' ich mich auf der Stelle frei, als ich in Steinfurt angekommen war. Hier war kein Franzose, keine

---

[1]) Diese Behauptungen sind stark übertrieben und werden widerlegt durch die Berichte Varnhagens (Beilage IX) und Rampons (Teil I S. 43) sowie durch die Korrespondenz des Grafen Ludwig. Auch das von Berghaus den Straßen Steinfurts wiederholt gespendete Lob „holländischer Reinlichkeit" hatte damals nur eine relative Berechtigung.

[2]) Karl August Varnhagen von Ense (1785—1858): Denkwürdigkeiten und vermischte Schriften", 7 (9) Bände, Leipzig 1843—46 (59). Band II und VII.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

französische Behörde; einer der reichsten und angesehensten Einwohner, Doktor Houth, war als Maire eingesetzt, aber der wohlmeinende Mann übte sein Amt sehr bescheiden, und weit entfernt, als Ortsobrigkeit sich über die gräfliche Familie zu erheben, unterwarf er sein Ansehn dem ihrigen und verehrte in ihr die rechtmäßige Landesherrschaft. Aehnlichen Sinnes waren mehr oder minder alle Einwohner, und bei dem stillen Leben und den wenigen Verbindungen dieser Gegend fand man sich in der kleinen Stadt fast außer dem Bereiche der politischen Einflüsse".

Die gräfliche Familie, bestehend aus der Fürstin, dem Erbgrafen und dessen Schwestern Charlotte und Sophie, machte auf den Vielgereisten einen vortrefflichen Eindruck.

„Eine edlere, liebenswürdigere, im schönsten Sinne deutschere Familie konnte man nicht sehen. Der Aufenthalt war reizend durch die herrlichen Gartenanlagen, Bagno genannt, die man im schönsten Frühlingswetter genoß. Leider durfte hier mein Verweilen nur kurz sein; die Geschäfte waren schnell erledigt, und nur mit geringem Erfolg."

Am 4. Mai trat Varnhagen die Rückreise nach Prag an. Im Juni 1810 begleitete er seinen Obersten nach Paris, sah hier Napoleon auf der Höhe seiner Macht und lernte auch den Grafen Ludwig persönlich kennen. Von Paris aus reisten Graf Wilhelm und sein Adjutant nach Steinfurt, wo sie am 16. September eintrafen und bis Ende Januar 1811 verweilten. Über diesen Aufenthalt in Steinfurt berichtet Varnhagen in seinen Denkwürdigkeiten Bd. II. S. 241—249, 255, 262 folgendes.

Im Frühjahr, als ich Steinfurt von Böhmen aus besuchte, hatte ich mir nicht träumen lassen, daß ich im Herbste wiederum dort einsprechen würde, und zwar von der entgegengesetzten Seite.

Steinfurt, oder Burgsteinfurt, wie der Name eigentlich heißt, bis dahin der Hauptort der gleichnamigen Grafschaft, war jetzt ein französisches Städtchen, das seinen Maire hatte, dem die frühere Landesherrschaft eigentlich wie die übrigen Einwohner untergeordnet war. Allein die willkürliche Verfügung hatte die tausendfachen Sach- und Namensbezüge des auf Jahrhunderte gegründeten frühern Zustandes so plötzlich nicht umwandeln können, dieser frühere Zustand war in allem, was das Oertliche betraf, nach wie vor in ungestörter Wirksamkeit, und für den Anschein keine Veränderung merklich, als daß die gräfliche Leib- und Schloßwache von 50 Mann, welche ehemals bewaffnet und von einem Hauptmann befehligt waren, jetzt ohne Waffen und ohne Offizier, aber doch in ihrer rothen Montur, ihren Dienst versahen.

Die gräfliche Familie bewohnte das dicht an der Stadt liegende, von dem kleinen Fluß Aa rings umgebene und ehemals wohlbefestigte Schloß, auf dessen einer Seite der große, prächtige, von dem regierenden Grafen mit eifriger Liebhaberei und ungeheuern Kosten angelegte, weit und breit berühmte Lustpark, Bagno genannt, sich über einen bedeutenden Raum erstreckte, der mit herrlichen großartigen Spazirgängen, See- und Waldstrecken, mächtigen Wasserfällen und Springbrunnen, aber auch mit Grotten, Tempeln, Sälen, Kiosken, Moscheen und so weiter, überall erfüllt

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

war, und in letzterer Hinsicht den Geschmack einer vergangenen Zeit nicht allzu günstig darstellte. Alles war zum Schauplatz eines reichen und feierlichen Hoflebens eingerichtet, zu großen Festlichkeiten, bei welchen die Pracht und Herrlichkeit des Gebieters zur vollen Erscheinung kommen sollte; ein großer Saal war eigends für die Konzerte erbaut, welche von der Kapelle des Grafen aufgeführt wurden, und in denen neben seinen wohlbesoldeten, aus Italien mit großen Kosten verschriebenen Kammersängern, auch er selbst bisweilen sich auf der Flöte hören ließ, die ihm zu solchem Behuf ein Edeldiener auf seidnem Kissen darzubieten hatte; es fehlte nicht an geräumigen Tanz- und Speisesälen, nicht an schicklichen Räumen, wo ein Hofzirkel gehalten und die Vorstellung anwesender Fremden mit gehöriger Feierlichkeit geschehen konnte; in einer Bucht des See's lagen geschmückte Prachtschiffe bereit, um sowohl die Herrschaft und etwanige vornehme Gäste als auch begleitende Janitscharenmusik, in langsamer Prunkfahrt umherzuführen; an andrer Stelle stieß man auf ein ungeheures Schachbrett im Freien, wo die Spieler zwei entgegengesetzte Bühnen bestiegen, und von da aus die bestellten Diener anwiesen, die mächtigen Figuren auf die bestimmten Felder hinzurücken; an hohen Tagen, wo die Wasserfälle stürzten, und die Springbrunnen ihre Strahlen bis über hundert Fuß hoch trieben, durften die Einwohner von Steinfurt und der Umgegend denen von Versailles kaum nachzustehen glauben. Der regierende Graf liebte nach alter Weise, durch solche Außerordentlichkeiten einen hohen Begriff von der Stellung und Macht zu geben, denen so Staunenswerthes möglich war, und er selber fühlte sich so sehr als Mittelpunkt eigner Selbstständigkeit, daß er darüber den wirklichen Umfang derselben fast zu vergessen schien. Nicht nur, daß er Hofstaat und Leibwachen und Beamte und Dienerschaft jeder Art in möglichst großer Menge hatte, er war auch bedacht, in allgemeineren Bezügen Land und Unterthanen in einer Art von Staatshäuslichkeit zu befriedigen. Er hatte Gemählde, Münzen, Bildwerke, Alterthümer und Bücher in einem eigens erbauten Kunsthause vereinigt; er sandte eingeborne Jünglinge, die einige Anlage verriethen, zu ihrer Ausbildung auf Reisen oder auf die Universität, mit dem Beding, ihre erworbene Geschicklichkeit künftig im Vaterlande, das heißt im herrschaftlichen Gebiete des Grafen, auszuüben; er ging damit um, eine Verfügung zu erlassen, daß niemand im Lande ein Amt erhalten solle, der nicht seine Vorbereitungsstudien auf der Schule zu Steinfurt gemacht habe. So sehr klein war das Gebiet doch nicht; der Graf hatte zu der Grafschaft Steinfurt die beträchtlichere Bentheim ererbt, und weil dieselbe an Hannover von dem letzten Besitzer verpfändet war, sogleich die Einlösung zu bewirken gesucht, welche jedoch erst durch Frankreich zu Stande kam, indem Napoleon in die Rechte Hannovers

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

getreten zu sein behauptete, und die Lösungssumme für sich einzog; der Graf besaß ferner die Herrschaft Alpen am Niederrhein, in Holland die Herrschaft Batenburg und einen Zoll an der Maas. Bei allem Aufwand war er zugleich ein strenger Haushalter und seinen Vorbildern auch darin ähnlich, daß er einen baaren Schatz gesammelt hatte. Sein begründeter Wohlstand und sein strebendes Ansehn hatten in der That so günstig für ihn gewirkt, daß bei der Auflösung des deutschen Reichs, als den vormaligen Reichsunmittelbaren nur zweierlei Loose blieben, entweder zur Oberherrlichkeit erhöht in den Rheinbund zu treten, oder zu Unterthanen solcher Begünstigten hinabgedrückt zu werden, es sich in der Meinung sehr natürlich darbot, dem Grafen von Bentheim könne nur das erstere Loos beschieden sein. Die Eröffnungen hierzu von Seiten Frankreichs hatten wirklich Statt gefunden, Verhandlungen mit dem Minister Talleyrand waren dem Abschlusse nah, Karten des künftigen, durch zu mediatisirende Nachbarn sehr vergrößerten Gebietes waren schon gezeichnet, die Oberherrlichkeit des Grafen so gut wie anerkannt, als plötzlich eine andre Ansicht in Paris alles bisher Eingeleitete verwarf, und diese Verhältnisse in drückender Unsicherheit stocken ließ. Der Graf war sogleich nach Paris gereist, um seine Gerechtsame zu vertheidigen, seine Ansprüche geltend zu machen. Hier wurde er am Hofe Napoleon's mit allen Ehren aufgenommen, und persönlich als ein regierender Herr behandelt, während seine sachlichen Ansprüche immer weniger Rücksicht erfuhren, und die französischen Behörden in seinem Lande immer entschiedener eingriffen. Je ungünstiger seine Verhältnisse daheim sich stellten, je weniger mochte der Graf zurückkehren, sondern blieb in Paris, als dem einzigen Orte, wo er noch als regierend galt, und wo er Hoffnung hatte, es auch wieder zu werden. In dieser Lage hatten wir ihn dort gefunden, reklamirend, protestirend, sollizitirend, Napoleon und seine Minister bei jeder Gelegenheit angehend, in Förmlichkeiten genau und sich nichts vergebend, sonst aber höchst eingezogen und sparsam in seiner Lebensweise. Er hatte den ehemals allgemeinen Gebrauch beibehalten, rothe Absätze an den Schuhen zu haben, und zog dadurch, und durch andre nicht mehr übliche Vornehmheit in Haltung und Ausschmückung seiner Person, die Blicke auf sich, wenn er im Garten des Palais-Royal spaziren ging, und sein Sekretair ihm voranschreiten mußte; allein das Lächeln hierüber schwand in Vergessenheit, sobald man ihn sprach und näher kannte; man fand einen einsichtsvollen, wohlunterrichteten und in seiner Sphäre höchst gebildeten und gewandten Herrn, dessen Verstand und Urtheil auch Napoleon selbst alle Gerechtigkeit widerfahren ließ. Auf solchem Fuß blieb er in Paris viele Jahre, während er daheim stets ungünstiger zu stehen kam, erst als Mediatisirter dem Großherzogthum Berg unterworfen, und zuletzt gar mit Frankreich

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

einverleibt wurde, da er denn, weil ein Unterthan des französischen Kaisers keine andern Titel haben konnte, als welche dieser ihm verliehen oder bestätigt hatte, nunmehr staatsbürgerlich mit jedem seiner ehemaligen Unterthanen gleichgesetzt war. Unverdrossen harrte er in Paris auf Herstellung oder Entschädigung, bis er endlich den Sturz Napoleon's erlebte, und darauf späterhin, unter ganz veränderten Verhältnissen, hergestellt in bedeutende Gerechtsame und für andere durch die Fürstenwürde entschädigt, in die Heimath zurückkehrte.

Damals aber, als wir von Paris in Steinfurt angekommen waren, lag eine solche Wendung der Dinge fast außer dem Bereiche jeder Hoffnung. Die gräfliche Familie hatte sich, in Erwartung einstiger Wiederkunft ihres Hauptes, mit den obwaltenden Verhältnissen leidlich eingerichtet, und führte unter dem Druck und der Einschränkung, welche mehr den Stand des Hauses im Allgemeinen trafen, aber den einzelnen Mitgliedern kaum fühlbar wurden, ein heitres, vergnügtes Leben. Die Mutter, eine geborne Herzogin von Holstein-Glücksburg, vereinigte mit dem lebhaften Bewußtsein ihres Ranges ein menschenfreundliches Wohlwollen und eine muntere Regsamkeit, wodurch ihre Gegenwart auch den jüngern Personen lieb und werth wurde. Der Erbgraf Alexis, einfach und verständig, die Weltbewegungen mit hellem Sinn und in dem Lichte der neuern Zeit betrachtend, stand durch biedre Rechtschaffenheit und leutselige Güte in allgemeiner Achtung; für die jüngern Geschwister sorgte er mit mehr als brüderlicher, mit väterlicher Liebe. Eine ältere Schwester, Fürstin von Solms-Lich, schon in jungen Jahren verwittwet, befand sich mit ihren vier Söhnen zum Besuch anwesend; zwei jüngere Schwestern, ausgezeichnet durch Bildung, Herzensgüte, Schönheit, waren noch unverheirathet zu Hause. Ein jüngerer Bruder, in dänischen Kriegsdiensten angestellt, wurde von Kopenhagen erwartet. Jüngere und ältere Gesellschaft bot die Stadt und Umgegend gar nicht sparsam dar: das Hofleben hatte sich allmählig in ein geselliges bequemes Landleben herabgestimmt, und die Annehmlichkeit und Befriedigung aller Theilnehmenden dabei nur gewonnen. Selbst die Wirthschaftssorge trat als willkommene Thätigkeit in die Vergnügungen des Tages, und bildete freilich einen wunderlichen Gegensatz mit manchen noch beibehaltenen feierlichen Formen; die ausgeschmückten Trompeter, welche im Schloßhofe regelmäßig zur Mittags- und Abendmahlzeit blasend einluden, riefen freilich manchmal die Hofdamen von der Besorgung der welschen Hühner, den Kanzleirath von der Einzählung der Baumfrüchte ab, doch wurde selbst dies nur ein Anlaß heitern Scherzes, und erhöhte das Bewußtsein, wie frei man sich in solch unentschiednen Zuständen aller beengenden Rücksichten entäußere. Der feste Grund innerer Würde und edler Gesinnung konnte in dieser trefflichen Familie niemals wanken,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

mochte sie in den stolzen Ansprüchen eines regierenden Hauses oder in den bescheidenen einer Gutsherrschaft erscheinen!

Einige Jahre vor mir hatte Justus Gruner als junger Gelehrter in Steinfurt eingesprochen, und in seiner nachher gedruckten Reisebeschreibung sowohl das Leben als die Personen umständlich geschildert; ich fand alles noch ziemlich in demselben Stande, wie er es beschrieben, und mußte besonders in das Lob einstimmen, welches er den gräflichen Damen ertheilte, wiewohl ich dasselbe weder so schwungvoll noch so empfindsam ausgedrückt haben würde, als Gruner, der sich dieser schon damals veralteten Art noch zu guter letzt mit allem Eifer hingegeben hatte. Die Damen waren wohl anfangs etwas betroffen, ihre Erscheinung, Vorzüge, Aeußerungen und nebenher so manches Unerhebliche, öffentlich besprochen zu sehen, allein die beseelte Anerkenung und fast leidenschaftliche Verehrung, die der junge Enthusiast ausdrückte, besonders wenn er die herrlichen Gesangstimmen pries, die ihn hier entzückt hatten, erwarben ihm Verzeihung für eine Dreistigkeit, welche offenbar aus bester Meinung hervorging. In der That war sowohl die Fürstin von Solms-Lich, als ihre beiden jüngern Schwestern, mit großartiger, durch besten italiänischen Unterricht zu höchster Meisterschaft ausgebildeter Stimme begabt, deren mächtige Wirkung mit so vielem andern Zauber vereint den Hörer unwiderstehlich hinreißen mußte.

Das gesellige Leben auf dem Schlosse war anziehend und genußreich; das Bagno bot den täglichen Spazirgängen hinreichende Abwechselung, auch Fahrten in die Nachbarschaft wurden unternommen; der Austausch von Meinungen und Erzählungen war lebhaft, Ernst und Munterkeit fanden unerschöpflichen Stoff. Der Sonntag war nach alter Sitte eine Art Hoftag, die gräflichen Beamten wurden zur Tafel gezogen, die angesehensten Herren und Frauen des Städtchens für den Nachmittag und Abend eingeladen. Dann erschien auch regelmäßig der Maire, ein reicher Arzt Doktor Houth, der früher in Holland sein Glück gemacht und darauf der Praxis überdrüssig hieher sich zurückgezogen hatte; in bequemem Hause und schönem Garten genoß er nach seinem Sinne ruhige Tage, die er durch das ihm auferlegte Amt ungern unterbrochen sah. Er hatte große Kenntnisse, studirte noch immer weiter, liebte Gemählde und Musik, und war durch Denkart und Geschmack ganz dem Schloß ergeben, wo man hinwieder die freiwillige Unterordnung und Dienstwilligkeit eines Mannes, der durch sein Amt unendliche Vexationen ausüben konnte, dankbar zu schätzen wußte.

Noch vor Eintritt des Winters kehrte die Fürstin von Solms-Lich mit ihren vier Söhnen nach der Wetterau zurück, und die Gesellschaft in Steinfurt wurde merklich einfacher und stiller. Die nasse Witterung

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

erlaubte weniger, im Freien zu sein, und man sah sich auf die Hülfsquellen winterlicher Unterhaltung beschränkt.

Der Frost und Schnee des Winters eröffneten neue Vergnügungen; das Bagno wurde fleißig besucht, und die Eisdecke des See's zum Schrittschuhlaufen benutzt, woran auch die Damen mit größtem Erfolg Theil nahmen, und wobei man bekennen mußte, daß für die Schönheit und Grazie der Erscheinung wohl keine andre Uebung diesem schwebenden Wandeln den Preis streitig machen kann. Dem Winterleben durften einige Bälle, Musik, Vorlesungen, und selbst kleine dramatische Ergötzlichkeiten nicht fehlen, welche letztere, ganz aus dem Stegreif und nur als Spiel des Augenblicks behandelt, gerade hierin ihren Werth hatten.

X. Holländischer Besuch im Bagno. 1843.[1])

So näherten wir uns dem berühmten Steinfurt, das, da es in einer Niederung liegt, nicht schon von weitem sichtbar ist und dadurch stark mit Bentheim kontrastiert, das aber, aus der Nähe gesehen, ein recht gefälliges Aussehen hat. Vor Steinfurt verließen wir unsern Wagen ... und gingen zu Fuß durch ein häßliches Tor in die Bagnostadt nach dem Gasthause „Zur Sonne" des Herrn W. Prümers. Hier traten wir in das ziemlich hübsche Zimmer rechts vom Eingang ein, erquickten uns zunächst mit einer guten Tasse Kaffee und zogen dann nach dem Bagno in Gesellschaft von sieben Groninger Damen und Herren und unter der Führung eines alten langen Cicerone in braunem Rock, hohem, schmalrandigem Hute, weißem Tuch und von achtbarem Wesen, eines Mannes, der vom Fürsten speziell mit der Führung von Fremden beauftragt ist und dem deshalb auch die Schlüssel der verschiedenen Gebäude des Bagno anvertraut sind.

Eine ziemlich lange (!) Straße führte uns von dem Hagentor in die Nähe des Fürstlichen Schlosses, das von einem Graben, in dem einige weiße Schwäne schwimmen, umgeben ist und von außen zwar nicht fürstlich aussieht, aber im Innern prächtig eingerichtet sein soll. Der

---

[1]) Drie dagen op reis, of Bentheim en Steinfurt door een' Drentschen bril bekeken. Te Deventer, bij J. de Lange. 1843. Seite 45—66 (71). — Drei ungenannte gebildete, mit der niederländischen und französischen Literatur wohlvertaurte Holländer aus Koevorden in der Provinz Drente schildern in diesem Bändchen von 107 Seiten in oft humorvoller Weise ihre Erlebnisse auf einer dreitägigen Reise durch drei Königreiche (Holland, Hannover und Preußen). Ihr Bericht über das Bagno ist besonders dadurch interessant, daß er zeigt, wie viele von den Sehenswürdigkeiten des alten Bagno damals schon verschwunden waren. — Bei der Übersetzung des holländischen Textes gewährte mir Herr Ingenieur Otto Cohen aus Amsterdam, ein früherer Schüler des Arnoldinums, in dankenswerter Weise seine Unterstützung.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Turm des Schlosses sah ziemlich gut aus. Links vom Tor erblickt man in einem raschfließenden Gewässer eine romantische, mit Bäumen bepflanzte Insel, die trotz der starken Strömung nicht kleiner wird. Dieser Bach treibt auch eine Kornmühle und hat hier ein Gefälle von acht Fuß. Am Eingange des Schlosses liegt die Wache, unter deren Tor eine Schildwache auf und ab ging. Dieser Posten trug einen Tschako mit dem Namenszuge des Fürsten auf einer kupfernen Platte, einen roten, schwarz abgesetzten Rock, ein weißes Koppel, eine schwarze, mit dem Bentheimschen Wappen gezierte Patrontasche und eine schwarze oder dunkelgraue Hose. Die Truppen des Fürsten sind 40 bis 50 Mann stark, von denen ein Detachement von elf Mann und einem Unteroffizier den Dienst auf dem Bentheimer Schlosse versieht, während zu Steinfurt täglich sechs Mann und ein Korporal auf Wache ziehen. Das Kommando ist einem Feldwebel anvertraut. Die meisten dieser Kriegsknechte, wenn nicht alle, sind ververheiratet und arbeiten außerhalb ihrer Dienstzeit im Bagno oder verrichten andere Arbeiten für den Fürsten . . . Der Militärdienst zu Steinfurt ist natürlich weder mühsam noch gefährlich und gewährt ein ziemlich gutes Einkommen. Wir hörten aber, daß der Fürst dieses Korps nicht vollzählig erhält, sondern es aussterben läßt, rascher oder langsamer, je nachdem es den Parzen gefällt, den Lebensfaden der Helden abzuschneiden oder weiterzuspinnen.

In hochgespannter Erwartung betraten wir jetzt den so viel besprochenen und berühmten Lustgarten des Fürsten unter einer dunkeln Allee herrlicher Buchen, und wir bekennen, daß viel Schönes nötig war, um unsere Erwartung zu befriedigen. Das Bagno war, gerade wie wir es wünschten, nicht von einem ausgelassenen, lärmenden Volksgewühl erfüllt; es herrschte tiefe Stille, die unsern Sinn ernst stimmt und unsere Seele mit der Erhabenheit der uns umgebenden Natur in Harmonie bringt. Herrliche Gruppen von Pappeln, freundliche Tannen, schöne, mit prächtigen Blumenbeeten umgebene Ziersträucher, ausgedehnte Weiher, deren Oberfläche, wenn sie von keinem Winde bewegt wird, den goldenen Sonnenstrahl wiederspiegelt und, wenn ein sanfter Lufthauch darüberfährt, sich leise rauschend kräuselt; frische, grüne Rasenufer, die sich bis weit unter die Bäume hinziehen und durch ihre schönen und gefälligen Konturen von dem Geschmacke des Gartenkünstlers Zeugnis ablegen; zahllose gutgewählte Plätzchen, die einen herrlichen Blick auf Steinfurt oder auf die Vergänglichkeit predigende Ruine oder in dunkle Alleen gewährten . . O, wer ein offenes Herz für die herrliche, liebliche Natur hat, der mäßige nicht aus Furcht vor Enttäuschung seine Wünsche beim Eintritt in das Bagno: mehr, als er hofft oder vermutet, wird ihm dieser Ort der Seligkeit schenken. Wie beklagten wir es, daß wir nur so wenige

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Augenblicke in diesem Paradies, inmitten dieser Wälder, Bosketts und Blumen verweilen durften! Wie gern wären wir nach der Roseninsel gerudert und wie glühend wünschten wir, einmal dann auf schaukelndem Kahne dorthin zu fahren, wenn der Morgentau wie Perlen auf den halbgeöffneten Röschen schillert!

Auf breiten Pfaden, an herrlichen Wasserkünsten vorbei spazierten wir nach dem Fontänenteich hinter dem Speisesaal. Aus diesem Bassin erhob sich ein silberner Strahl einige Fuß hoch in die Luft, und seine niederfallenden Tropfen rauschten leise und ließen auf dem sonst ruhigen Wasserspiegel kleine Kreise entstehen, die einander spielend jagten und sich an dem Ufer versteckten.

Wir traten nun in den Speisesaal, der, überschattet von stolzen Baumgruppen, sehr stattlich aussieht und mit seinen beiden Kuppeltürmen einen orientalischen Eindruck macht. Er ist gut im Stande gehalten und geschmackvoll ausgeführt; nur der Plafond verrät keine Meisterhand in der Malerei . . . Schräg gegenüber dem Speisesaal liegt der Konzertsaal, der in der Tat prächtig ist und um den manche holländische Stadt das Bagno beneiden darf. In italienischem Stil erbaut, ist er ungefähr 100 Fuß lang und 40 Fuß breit. Allerlei geschmackvolle Figuren zieren die Wände, während Glaskronen und verschiedene Lüster an Festabenden ein Licht verheißen, das, durch große Spiegel zurückgeworfen, gewiß eine herrliche Wirkung gibt. Am oberen Ende des Saales steht Apollo mit der Harfe auf einem Sockel, der zugleich als Ofen dient, während am unteren Ende eine Nische angebracht ist, deren Wände mit Korallen und Muscheln und dazwischen hervorlugenden Köpfen von Wasservögeln verziert sind. Ein Mannskopf mit geöffnetem Munde überschaut das Ganze; ferner entdeckt man auch zwei Delphine und auf dem Boden einige Frösche aus Blei. Wenn man nun diese wunderliche und fremdartige Nische hinreichend besehen hat, verschwindet der Cicerone und öffnet den verborgenen Hahn einer Wasserleitung: dann speit alles an der Nische, was nur einen Mund hat, und sogar die bleiernen Frösche tun ihr Bestes und speien Wasserstrahlen.

Die Groninger hatte Eile, und so wurden wir ganz gegen unsern Wunsch als ihr Nachtrab mitgeschleppt zu dem Kirchlein,[1]) das einfach, aber schön und für Herz und Auge zugleich bemerkenswert ist. Feith, der geliebte Sänger der Religion und der Liebe, der mit der Freundschaft des Vaters des Fürsten Alexis beehrt war und oftmals das Bagno besuchte, schrieb die folgenden Verse über dem Eingang der Kirche:

---

[1]) Vergl. Teil I. S. 37; II. 73.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

O Stervling, wie gij zijt, kan u natuur bekoren,
Kniel in dit heiligdom voor uwen Schepper neer,
Hij die 't heelal vervult, wil hier uw lofzang hooren,
Maar kies uw edel hart ten tempel van Zijne eer! [1])

während über dem andern Eingange der große Sänger der Messiade [2]) in erhabener, des heiligen Ortes vollkommen würdiger Prosa den Besucher also anredet:

„Vom Werthe der heiligen Stunden hingerissen durchschauere euch ein mächtiges Gefühl des ewigen Lebens; zählt hier die besseren Minuten tief anbetend, und krönet sie dann mit Thaten der Seele."

Nach der Kirche besuchten wir das Belvedere, das auf einer Insel gelegen seine graue Krone aus dem dichten Laube von Bäumen und Gesträuch erhebt und einen herrlichen Rundblick über das Bagno gestattet. [3]) Einige schmucke kleine Boote lagen am Ufer; in einem derselben fuhren wir hinüber, nachdem wir von den Groningern Abschied genommen hatten. Auch unser Führer, dem wir ein Trinkgeld nach unserm Ermessen gegeben hatten, verließ uns und schloß sich hierin, wie die meisten Menschen tun, dem Willen der Mehrheit an, in der Erwägung, daß zehn Groninger ein größeres Trinkgeld als drei Drenther geben würden.

Ein Fischerjunge nahm die Ruder eines Bootes und brachte uns zu der Insel. Erst gingen wir durch eine Grotte, dann stiegen wir Steintreppen hinauf und genossen dort geraume Zeit die schönste Aussicht auf den Park. Dann gingen wir hinunter und besuchten ein Zimmer, das einem Fischerboote gleicht. [4]) Seine Wände zeigen allerlei Wassertiere aus Perlmutter, und im Fußboden sieht man eine Badewanne. Die

---

[1]) Rhijnvis Feith (1753—1824), holländischer Dichter und Bürgermeister zu Zwoll, schrieb sentimentale Romane, Lehrgedichte und Trauerspiele, die 1824 in einer Gesamtausgabe von 11 Bänden vereinigt erschienen. Nach einem Besuche im Bagno im Sommer 1792 hatte er dem Grafen Ludwig seine Werke zugesandt und, einer Bitte des Grafen entsprechend, drei Proben für eine Inschrift an der Bagnokirche beigelegt. Er bedauert, durch die Knappheit des ihm zugemessenen Raumes bei der Abfassung dieser Inschriften behindert worden zu sein, und fügt vier Zeilen hinzu, que la vue frappante et peu attendue du nouveau Temple à Bagno a fait naître. Diese letzteren vier Zeilen wählte dann der Graf für die Inschrift. Sie lauten in freier Übertragung:

Wer du auch seist, o Mensch, kann dir Natur gefallen,
Knie hier im Heiligtum vor deinem Schöpfer hin!
Ihm, der die Welt erfüllt, soll hier dein Loblied schallen,
Zum Tempel seiner Ehr weih deinen edlen Sinn!

[2]) Graf Ludwig war ein großer Verehrer Klopstocks, aus dessen Messiade er 1788 zu seinem Privatgebrauch einen Auszug gemacht hatte. Er hatte dem Dichter 1793 auch den Weiseschen Stich vom Bagno zugesandt.

[3]) Dies Belvedere ist nicht mehr der damals schon abgetragene egyptische Turm auf den Pyramiden, sondern, wie das Folgende beweist, der Turm auf der Ruineninsel.

[4]) Das Kabinet der ehemaligen Fischerinsel; vergl. I. S. 29, 43 und II. 65 und 85.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Ruine selbst ist eine Art Album. Hier stehen die Namen von Tausenden, die diesen Lustort besuchten, angeschrieben . . . .

Die Zeit, die wir uns zur Besichtigung des Bagno gesetzt hatten, war verstrichen. Wir treten deshalb auch nicht in eine genaue Beschreibung dieses Lustparks ein; vieles hat er mit andern Parks gemein, aber das Ganze wirkt eindrucksvoll und großartig und findet selten seinesgleichen. Fortwährend blieben wir auf dem Rückwege noch einmal stehen, um von neuem das stolze Bagno zu bewundern, und ein Gefühl der Dankbarkeit stieg in unsern Herzen auf gegen den wohlwollenden Fürsten, der jedem die unbeschränkteste Freiheit gewährt, sich hier an den Wundern der Natur und Kunst zu erfreuen. Niemand verlasse das herrliche Bagno, ohne still seine Huldigung dem Fürsten dargebracht zu haben, dessen Leutseligkeit allgemein gerühmt wird, dessen Sinn und Geschmack für Natur und Kunst sich hier so herrlich offenbart und der nicht müde wird, viel für das Vergnügen und den Vorteil seiner Untertanen zu tun . . . .

Inzwischen hatten wir uns dem Eingange zum Bagno genähert, und mit einem gewissen Bedauern ließen wir unser Auge noch zum letzten Male auf dem lieblichen Orte ruhen, dem wir mit einigen Versen Victor Hugos Lebewohl zuriefen. Dicht bei der Hagenpforte befindet sich das fürstliche Kunsthaus. Dies Museum ist ein für Steinfurt recht ansehnliches Gebäude, aber es hat nicht Platz genug für die zahllosen Gegenstände, die sich hier aufgehäuft finden.[1])

Ganz angetan von dem Bagno und dem Museum kamen wir nach unserm Gasthofe zurück. Herr Prümers, mit dem wir ausführlich über das Bagno und seinen hohen Besitzer sprachen, war unerschöpflich im Lobe des Fürsten, und wir glauben gern, daß seine Lobsprüche nicht übertrieben waren. Der schöne Park ist des Fürsten Augapfel; auf ihn verwendet er seine ganze Sorge und spart weder Mühe noch Kosten, wie ansehnlich diese auch sein mögen, um alles auf der Höhe der Zeit zu erhalten und die geschmackvollsten Verbesserungen und Veränderungen anzubringen. Für seine Person lebt der Fürst sehr still und häuslich, ohne äußeren Prunk zu zeigen. Er besucht selten öffentliche Vergnügungen, ist aber sonst sehr leutselig und zuvorkommend gegen jeden, der ihm naht, und unterhält sich oft mit den Fremden, die im Bagno lustwandeln.[2])

Steinfurt wird jährlich sehr stark von Fremden besucht . . . Das Gasthaus zur Sonne nimmt jährlich wohl tausend Fremde, einschließlich

---

[1]) Es folgt eine Übersicht über die in sieben Zimmern aufbewahrten naturhistorischen und kulturgeschichtlichen Gegenstände und Kuriositäten sowie über die Sammlungen von Büchern, Münzen und Gemälden auf Grund eines von dem Museumsaufseher Denhard geschenkten Kataloges.

[2]) Es folgen einige Bemerkungen über die Straßen, Gebäude, Rathaus, Kirchen und Juden von Steinfurt.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

der Geschäftsreisenden, auf. Kein Wunder, daß so viel Besuch einen günstigen Einfluß auf die Wohlfahrt der Einwohner ausübt. Und welche günstige Vorstellung erhält man bei alledem nicht von dem geselligen Verkehr in dem Orte, wo Natur und Kunst einander so schwesterlich die Hand reichen und das Füllhorn ihrer besten Gaben so reichlich ausschütten!

Nachtrag.

Die französischen Verse auf Seite 66—67 sind entlehnt aus dem Essai sur les Jardins par M. Watelet, Paris 1778, S. 138 f., von dem Hirschfeld, Theorie der Gartenkunst I. S. 46, einen Auszug gibt.

Auf Seite 73 (Gruner S. 33) ist zu lesen Bango statt Bagno.

Inhaltsübersicht.

Beilagen zur Geschichte des Bagno.

		Seite
I.	Description du Bagno. 1787	45
II.	Graf Ludwig an die Gräfin Bentinck. 1787	51
III.	Hirschfeld: Beschreibung des Bagno. 1791	52
IV.	Über den Reichsgräflich Bentheimschen Park Bagno. 1792	61
V.	Gruner: Steinfurt und das Bagno im Jahre 1799	71
VI.	Reise eines Bremers nach dem Bagno. 1804	78
VII.	Bernadotte im Bagno. 1804	81
VIII.	Berghaus: Steinfurt und das Bagno im Jahre 1805	88
IX.	Varnhagen: Steinfurt und das Bagno im Jahre 1810	95
X.	Holländischer Besuch im Bagno. 1810	101

Druck von Fr. Winter, Burgsteinfurt.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

der Geschä so viel Besuch einen
günstigen ausübt. Und welche
günstige V von dem geselligen
Verkehr in der so schwesterlich die
Hand reiche o reichlich ausschütten!

Die fr nt aus dem Essai sur
les Jardins dem Hirschfeld, Theorie
der Gartenkun
Auf S tatt Bagno.

Beilagen zu

		Seite
I. Descript	. . . . .	45
II. Graf Lu	. . . . .	51
III. Hirschfe	. . . . .	52
IV. Über den	792	61
V. Gruner	. . . . .	71
VI. Reise eine	. . . . .	78
VII. Bernadot	. . . . .	81
VIII. Bergha	5	88
IX. Varnha	10	95
X. Holländisc	. . . . .	101

© The Tiffen Company, 2007
TIFFEN Gray Scale
A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19
R G B W G K C Y M
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf